



PRIX- NOUGARÖ

16E ÉDITION HOMMAGE À PIERRE SOULAGES

SING SING SONG



Chanson, musique instrumentale et podcast

LE CINÉMA



Scénarios de court-métrages, clips vidéos et vidéos courtes

SCHPLAOUCH



Photographie, création visuelle et bande-dessinée

PLUME D'ANGE



Poésie, nouvelle et médias

Ò MON PAÍS



EN HOMMAGE A PIERRE SOULAGES

"Le peintre qui, du noir, faisait jaillir la lumière"

RECUEIL DES OEUVRES LAURÉATES 2022-2023
16E ÉDITION DU PRIX NOUGARÖ



Boutonnet Laurent - Région Occitanie

Cette 16ème édition a été pétillante, revigorante et glorieuse pour nos jeunes lauréats. Félicitations à nos jeunes talents qui j'en suis sûre, atteindront d'autres sommets et rafleront d'autres prix.

Forte de sa nouvelle formule, la Région a souhaité ouvrir le concours à tous les talents créatifs de l'Occitanie et une catégorie spéciale a été créée « o mon pais » pour rendre hommage à Pierre Soulages, le maître de l'Outre-noir. Les candidats devaient proposer une œuvre sur le thème imposé de « l'espoir ».

Créé en 2006, le Prix Nougaro, permet de repérer et soutenir des jeunes talents qui jouent avec les mots, leur oralité et leur pouvoir d'évocation. Plus de 5000 jeunes entre 15 et 25 ans ont déjà concouru pour ce prix, qui fait office de tremplin pour débiter dans ce secteur culturel et artistique.

La philosophie du Prix Nougaro est avant tout d'exprimer sa singularité et de développer sa propre écriture. L'acte d'écrire est un geste libérateur pour celui qui le pratique et une source d'émotion pour celui qui le reçoit.

Ce recueil des œuvres du Prix Nougaro offre à ses lecteurs un large panel de textes qui créent en nous des émotions.

Ces jeunes artistes, stars de « demain », nous présentent un langage aux formes multiples, chanté ou dessiné.

Ces jeunes sont prometteurs pour l'Occitanie et nous laissent caresser le vœu d'une création littéraire et artistique riche et inépuisable en Occitanie et au-delà.

Belle découverte à toutes et à tous.

Carole Delga

Présidente de la Région Occitanie/ Pyrénées-Méditerranée

SOMMAIRE

PALMARÈS	P.3
JURY	P.5
OEUVRES LAURÉATES	P.8

PALMARÈS

CATÉGORIE PLUME D'ANGE

Poésie | Lauréat | « *En partance* » par Xavier Monnet Taillandier (34)

Nouvelle | Lauréat | « *Demain* » par Maxime Gonzales (31)

CATÉGORIE LE CINÉMA

Scénario de court-métrage

Lauréat | « *Les Bons Garçons* » par Victor Mailles (31)

Mention spéciale du jury | « *L'entrecôte* » par Raphaël Moraton (34)

Clip Vidéo | Lauréat | « *Monday* » par Paolo Firriolo (31)

Vidéo courte | Lauréate | « *Equinoxe* » par Ilyana Guillon (31)

CATÉGORIE SCHPLAOUCH

Photographie | « *Le plongeur du Bosphore* » par Juliette Ernst (31)

Bande-dessinée | « *Les Chapeaux de la Dame* » par Claire Pouyot (31)

Création visuelle | « *Sanar* » par Fanny-Romy Delmas (31)

CATÉGORIE SING SING SONG

Chansons en tout genre | Leora Guillot (12)

Musique instrumentale | Elie Periers (31)

CATÉGORIE SPÉCIALE Ò MON PAÍS

Le poème « *Bénéfice du doute* » par Lucas Hey & Mireia Moli Gonzales (31)

JURY

LES MEMBRES DU JURY ÉDITION 2022-2023

CATÉGORIE PLUME D'ANGE

Cathy Vidal – Présidente Association des Membres Ordre Palmes Académiques

Olivia Egrot – Chargée de mission Création, Vie littéraire & Éducation artistique de l'agence régionale "Occitanie Livre et Lecture"

Nathalie Paino – Directrice commerciale "Au Diable Vert"

Marie-Hélène Gola – Déléguée à l'action culturelle, rectorat de l'Académie de Montpellier

Elise Picandet – Autrice, Lauréate 2022 du Prix Nougaro

Didier Kimmoun – Président du Prix du Jeune Écrivain

Maeva Aurichio – Autrice indépendante

Estelle Raffy – Autrice indépendante

M. Philippe Dazet-Brun – Secrétaire perpétuel "Académie des Jeux Floraux"

Bérénice Peretti-Watel – Autrice indépendante

CATÉGORIE LE CINÉMA

Hélène Morlsy – Réalisatrice

Guillaume Le Samedy – Programmateur de la Cinémathèque de Toulouse

Simone Dompeyre – Directrice artistique de "Traverse Vidéo"

Jérôme Sion – Vice-Président de l'agence régionale Occitanie Films

Iman Laget – Scénariste

Adeline Garrouste – Réalisatrice

Cyprien Cayuela – Réalisateur

Mathieu Benard – Réalisateur

Diego Spénale et Hugo Breams – Réalisateur

Thibaut Lefèvre – Réalisateur

Philippe Aussel – Producteur

Noémie Cartier-Lange – Réalisatrice

Mélanie Toubreau – Créatrice de contenu

CATÉGORIE SCHPLAOUCH

Samuel Roux – Artiste et directeur artistique

Isaura Rousseaux – Artiste et curatrice

Lisa Basso – Curatrice

Sylvain Sarrailh – Artiste

Ophélie Cazalens – Lauréate 2022 du Prix Nougaro

Laure Tervo – Photographe

Fiona Demichelis – Photographe

Rémy Sirieix – Photographe

Jack Arnoldi – Photographe

Florence At – Photographe

Fabrice Seguinot – Président de l'association "Jetez l'encre"

Julie Descarpentrie – Lauréate 2020 et 2019 du Prix Nougaro

Marie-Constance Mallard – Autrice

Victor Galy – Dessinateur

CATÉGORIE SING SING SONG

Lombre – Chanteur et lauréat 2016 du Prix Nougaro

Thomas Chaline – Journaliste musical

Jean-François Fontana – Directeur du JAM (Jazz à Montpellier)

Enzo Ramos – Chef de projet du Prix Nougaro

Nicolas Judet – Coordinateur du Prix Nougaro

Peggy Vauchel – Attaché de presse du Prix Nougaro

Zacharie Burger-Leenhardt – DSH Prod

Robert Hovor – DSH Prod

Sylvie Meuriot – Responsable Pôle Projet événementiel Midi Events

Alain Navarro – Directeur artistique et fondateur de "Pause Guitare"

Alice Lefebvre – Cheffe de projet pour le "Rose Festival"

OEUVRES LAURÉATES

CATÉGORIE "PLUME D'ANGE"

Poésie

« *En partance* »

Xavier Monnet Taillandier (34) – 22 ans

[Pour découvrir l'oeuvre, cliquez-ici](#)



Du bout du monde, je reviendrai. Et tout poussiéreux des
pieds à la tête. J'aurai fait mes caravanes ; et mon teint sera
hâlé, et mon haleine sèche, Et je ne porterai, pour tout
vêtement, qu'un très simple haillon
Comme un chiffon.

Je serai certainement las des couchers de soleil grandioses, et
j'attendrai la mer Battant contre les falaises où j'aurai marché tout
l'hiver
Sans dompter le vent,
Sans dompter la terre.

L'air je crois me sera meilleur, et j'ouvrirai mon cœur à qui parlera
ma langue : Je raconterai les soirs de pleine lune à chercher la
paix du gîte

Ou les beuveries joyeuses dans certains bistrots rustiques
Et malfamés,

– Ces endroits où dorment tous les secrets –
Et les bagarres perdues et les bagarres gagnées,
Et les larmes,
Et le sang,

Et je n'oublierai pas de dire comme il fait bon être libre
Parmi les enfants et les oiseaux.

Aussi, peut-être rejoindrai-je les tziganes
Pour fumer un cigare ou jouer de la guitare,
Et partirai-je en Inde, en Italie, en Chine ou en Espagne,
qu'importe ? Il n'est jamais trop tard.

Je passerai la nuit avec une andalouse et l'aimerai comme on
aime son épouse Pour au moins toute une vie.
Peut-être encore ferai-je d'autres folies ?
Je ne sais.

Le voyage aura pour moi pris les cheveux des cieux ;
Le visage de ces tout derniers nuages
Qui les parsèment simplement ;

Et mes yeux seront pleins d'ivresse et d'espoir
Dans l'attente de nouveaux paysages.
Les charmes de ma jeunesse renaîtront
Sous un jour plus beau,
Mes terribles bonheurs mes immenses chagrins
Sous une autre peau ;
L'ailleurs sera mon unique demeure ma seule maison
Et j'affronterai meutes et canons pour un simple parfum,
Pour la douceur d'un sein ;
Car j'ai soif d'aventures,
D'amour et de découvertes,
Et le monde à ma naissance me fit quelques promesses
Qu'il se doit d'honorer.
Alors sereinement je pense et me languis
– Peut-être à tort ?
Qu'un jour ou l'autre celui-ci
Vienne me trouver.

CATÉGORIE "PLUME D'ANGE"

Nouvelle

« *Demain* »

par Maxime Gonzales (31) – 24 ans

[Pour découvrir l'oeuvre, cliquez-ici](#)



Demain est une nouvelle d'anticipation dystopique, qui suit la rencontre d'un jeune artiste en crise de sens avec une bande de tagueurs qui luttent pour un monde meilleur. À travers un questionnement sur la relation entre humains et Intelligence Artificielle, la nouvelle explore également la nature de l'art.

Douze juillet 2060, six heures trente du matin.

Je vais au lycée. Ça me fait bizarre, mais pour la cérémonie de remise des diplômes du bac, je n'ai pas le choix. J'imagine que ça rassure les vieux de savoir que toutes les traditions ne sont pas mortes et enterrées... Je me demande de quoi a l'air le bâtiment, s'il ressemble à la vieille photo qui remonte à l'époque où les gens allaient en cours. Un gros bloc de béton blanc percé de fenêtres, quatre étages de salles de classe empilées les unes sur les autres, deux mille cinq cent étudiants qui vont et qui viennent dans les couloirs...

Tout est silencieux dans le matin. La navette dans laquelle je suis est vide, il n'y a aucun autre passager. Depuis une heure et demie, je ne croise que des remorques autonomes sur la route, et les champs sont déserts. En cette saison, les tracteurs guidés par satellite devraient pourtant tourner à plein régime. J'imagine que la sécheresse de cet été a tué les céréales. OGM, cuves et drones d'irrigation n'y auront pas changé grand-chose.

J'ai dû me lever très tôt parce que le lycée est très loin : de Carcassonne, je dois monter sur Toulouse. J'ai hésité à prendre le train mais quand j'ai regardé les billets, il n'y avait qu'un aller-retour, et il me faisait arriver en retard. Mes parents se sont résolus à me payer la navette, qui est venue directement devant ma porte. Il n'y a qu'à voir l'affluence de ce bus pour comprendre pourquoi les transports en commun s'arrêtent petit à petit dans tout le pays. Le calme ne me dérange pas, au contraire ! Je tue le temps en écoutant de la musique. J'ai retrouvé le vieux baladeur de mon grand-père. Le petit machin en plastique marche encore malgré soixante ans de service. Il n'a même pas de batterie, il fonctionne avec des piles et ne sert qu'à écouter de la musique. Quand je l'ai trouvé, ça m'a fait bizarre de n'avoir qu'une seule fonction et une vingtaine de morceaux, mais l'absence de pub m'a rapidement convaincu de l'adopter. Il est

huit heures quand j'arrive à Toulouse. De chaque côté du périphérique, les bâtiments sont couverts de bâches et le grand chantier de l'assainissement bat son plein. Les machines détruisent à tour de bras les maisons et les immeubles abandonnés, effacent les routes, ne conservant que les édifices historiques et les bâtiments occupés. Autour de Carcassonne, la plupart des villages ont été réduits à une maison et une église, mais ici il semble y avoir un peu plus d'habitants. Normal, avec l'aérospatiale, Toulouse n'a pas encore perdu tous ses emplois. La demande pour les prompteurs IA n'a même jamais été aussi forte, les logiciels ont encore besoin qu'on leur dise quoi faire. Le périphérique devient plus chargé, les petites remorques autonomes qui font des allers-retours entre les maisons et les entrepôts se font plus nombreuses. Ces engins de la taille d'un gros caddie filent dans tous les sens en suivant des lignes invisibles dessinées par leurs logiciels de pilotage. Les remorques esquivent ma navette avec aisance, ça donne presque l'impression de rouler au milieu d'un banc de poissons. La navette quitte le périphérique et s'engage dans les rues de la ville. Les fenêtres des bâtiments historiques sont sombres, les rues désertes et impeccables. On dirait une maquette à taille réelle. Le petit bus se faufile avec aisance jusqu'aux boulevards et s'arrête avenue de Toulouse, devant une vieille école en briques rouges. C'est le seul endroit où il y a un peu de monde : six ou sept cent ados de mon âge. Je sors du bus. Pas un bruit. Tout le monde regarde son terminal. C'est une sorte de petit casque de réalité augmentée que l'on porte comme une paire de lunettes, qui nous sert à communiquer, à suivre les cours, à écouter de la musique, à accéder à Internet, à faire des achats... Bref, à vivre. Les vieux se fichent de nous parce que ça nous donne un air ahuri ; comme s'ils étaient mieux avec leurs téléphones. Au moins, l'opacité des verres des terminaux est réglable : on ne risque pas de se prendre un coin de table parce qu'on regarde une vidéo ! J'enfile mon propre terminal. Sur le mur de l'école apparaît un compteur : ça ouvre dans deux minutes. Le bâtiment ne ressemble pas à l'image que j'ai vue sur Internet. J'imagine qu'il a été détruit et que le lycée s'est installé dans un édifice plus ancien. Avec son vieux portail signalant "École des Filles" d'un côté et "École des Garçons" de l'autre, il symbolise assez bien la déliquescence d'une éducation restée dans le passé. Et dire que l'anglais n'est toujours pas la langue principale alors que c'est celle qu'on parle tous les jours sur Internet...

J'ai juste le temps de checker mes messages. Je vois qu'un de mes amis, Safi, m'a envoyé un texto :

"Salut Alex, tu viens à Toulouse ce matin ?

Ça date d'il y a deux heures. Il doit penser que je suis mort... Je branche la saisie et je tape rapidement une réponse en utilisant la détection du regard intégrée :

- Je suis devant l'école, toi aussi ? Immédiatement, sa réponse :

- Ah ben quand même ! J'ai cru que t'étais mort ! C'est bien ce que je pensais. Il ajoute :

- Ouais, je suis devant l'école. T'as eu un problème avec ton terminal ?

- Non, j'écoutais de la musique.

- Et alors ?

- Avec mon lecteur mp3.

- Tu veux dire la relique que ton daron a hérité de son daron, qui lui-même l'avait hérité d'un chevalier de la table ronde, qui lui-même l'avait trouvé au pied du Saint Graal ?

J'envoie un emoji souriant avant de rétorquer :

- Fais gaffe Safi, c'est une relique des temps anciens, si il faut c'est Merlin l'Enchanteur qui l'a créée.

- Ouais, te prends pas trop pour le Roi Arthur.

- Tu veux qu'on se voie ?

- J'suis devant la porte."

Je me déplace dans la foule sans aucune résistance. Personne ne se regarde, personne ne se parle, les gens sont très écartés les uns des autres. Avec leurs yeux levés en l'air ou plantés dans le vide, ils ont vraiment l'air de drogués en pleine descente. J'arrive devant la porte et je cherche Safi du regard en essayant de me souvenir du trombinoscope de début d'année.

Un emoji apparaît au-dessus de la tête d'un garçon blond aux cheveux attachés en queue de cheval : c'est forcément Safi, il est le seul à pouvoir m'envoyer des notifications visuelles.

Je m'approche :

"Salut !

Il soulève la visière de son casque :

- Pfouah Alex mec c'est un truc de ouf ! T'es encore pire en vrai !

- T'avais pas de queue de cheval il y a trois ans pour le brevet, si ? T'as décidé de te ruiner un peu plus le profil ou c'est pour contrebalancer le poids de ton pif ?

- C'est juste pour me donner un peu plus d'identité, tu vois ? Enfin, te parler charisme c'est comme discuter peinture avec un aveugle...

- Oh t'inquiète, avec le rostre qui te sert de nez, t'as déjà tout le caractère qu'il te faut.

J'adore Safi pour sa répartie. Ça change des interactions « bonjour » « merci » « au-revoir » ou des conversations polies que j'ai avec mes autres camarades. Safi est sans filtre, sans concession. Les camarades qui nous entourent nous jettent des regards désapprobateurs parce qu'on parle fort, mais on s'en fiche. Safi vient de Castres, on ne se voit qu'un jour tous les trois ans, alors on en profite.

- Tu penses que tu l'as eu ? Je demande tout à coup.

- Quoi, le bac ?

- Ouais.

- Qu'est-ce que ça peut bien faire ? C'est pas comme si ça allait nous aider à trouver du boulot.

- T'en as besoin pour faire des études, je te signale. La fac de Paris va pas nous accepter sans !

C'est notre grand plan à tous les deux : sitôt le bac en poche, on part pour Paris étudier le cinéma. On a déjà tout prévu : je compte me spécialiser dans le cinéma post-contemporain et Safi plutôt sur le XXème siècle. On trouvera des acteurs, des caméras, et on fera nos premiers courts-métrages !

- Je sais, mais franchement je sais pas si je vais continuer.

- Quoi ?!

Comment est-ce qu'il peut dire ça ? On s'est imaginé la vie Parisienne cent fois ! On s'est décrit nos futures virées dans les bars, nos futures rencontres, nos futures vies ! Et il m'annonce ça comme ça, tout d'un coup ! Je suis tellement en colère, sous le choc, que je ne parviens pas à articuler un mot avant qu'il n'ajoute:

- À quoi bon ?

- Comment ça « à quoi bon » ?! je m'écrie. Et nos plans, alors ?

- Te vexes pas, Alex, mais c'étaient que des plans. Ça m'embête de mettre mes parents dans les problèmes financiers pour ça.

Je me force à ne pas lui hurler dessus, je prends une respiration et j'essaie de décortiquer le problème :

- Je suis sûr que tes parents accepteraient.

- Bien sûr qu'ils accepteraient, c'est pas eux le problème.

- Alors c'est quoi le problème ?

- C'est moi le problème, Alex ! C'est moi qui veut pas aller à Paris ! Pourquoi on se fait chier à aller à l'école tous les jours ? Pourquoi on s'emmerderait à passer des exams, à changer de ville, à apprendre des tonnes de trucs si dès l'instant où on sort de l'école, on n'a aucune chance de trouver du boulot ? Tes études elles

servent à rien parce que quoi que tu fasses, il y aura toujours une IA pour faire mieux, plus vite, pour moins cher !

Je reste bouche bée.

- Pardon Alex, j'aurais dû t'en parler avant ; mais ça me tue. Mon oncle a perdu son boulot hier et maintenant on doit faire avec le revenu de solidarité.

- T'exagères. On peut encore trouver du boulot, tu sais...

- Tu verras. De toutes manières, le bac, je l'ai pas passé. J'ai séché toutes les épreuves.

Je suis venu pour te voir avant que tu partes. On va juste profiter de cette journée, et voilà.

Je suis en plein état de choc. Profiter de cette journée après ça, en sachant que c'est la dernière fois qu'on se voit, en sachant que mes supers plans n'étaient que des foutaises pour mon meilleur pote, ce sera un exploit. 19 décembre 2060, vingt-trois heures, dortoir universitaire de la faculté générale artistique du grand Paris. Je ne peux pas dormir.

Je viens à peine de terminer de regarder un film pour les cours, et c'est comme si je venais de prendre un coup dans l'estomac. Ce n'est ni l'histoire d'amour poignante, ni la trahison impardonnable du meilleur ami, ni le désespoir du monde ruiné dans lequel les personnages évoluent qui me fait cet effet. C'est le générique, qui tient en une ligne :

"Generated by CinAI" Aucun humain n'a participé à la création de ce film, réalisé en cinq minutes par une IA, il y a vingt ans, directement au festival de Cannes. Le film a été un carton au box-office, il a inauguré une nouvelle ère pour l'industrie. Comble de l'ironie, à l'époque de la sortie de ce film, les acteurs, les réalisateurs et tout le petit monde du grand écran s'extasiaient devant ce miracle de technologie, sans savoir que les producteurs allaient se jeter sur l'occasion pour générer des films par centaines et mettre tous les "monstres sacrés" du cinéma au chômage. Mis à part ceux qui ont réussi la difficile transition vers le cinéma d'art et essai, je ne crois pas qu'un seul d'entre eux ait survécu au "miracle"...

Je me prends la crise de sens de Safi en pleine face. Quel intérêt de peindre, photographier, filmer ou écrire si une IA le fait mieux en tout point ? En me spécialisant dans le cinéma du XXIème siècle, j'ai découvert comment le "Cinéma par Ordinateur" a surclassé les humains. Au début, ce n'étaient que des images et du texte, les premiers balbutiements dans les années 2010, qui ont commencé à prendre chair début 2020. Midjourney, qui générait des images, et ChatGPT, qui était capable de formuler une réflexion, sont aujourd'hui reconnus comme les précurseurs de l'ère de la machine. En 2025, AI-nimate faisait des images animées, d'abord très courtes, puis de plus en plus longues et mieux structurées.

Simultanément, Human-AI aidait les chercheurs à mieux comprendre l'Humain dans ses interactions et ses imprécisions. Il aura suffi d'utiliser les simulations d'Human-AI pour comprendre ce qui faisait de l'humain un humain, et les descendants de ChatGPT et AI-nimate ont su créer des films plus naturels que les humains eux-mêmes. Il ne leur manquait qu'une chose : le dessein. Aussi perfectionnées qu'elles soient, les IA méritent bien mal leur nom d'"Intelligence" : elles ne sont que des programmes de reproduction et de tri. Il leur faut toujours un prompteur pour les guider. Une seule personne là où les équipes de tournage comptaient parfois des centaines de membres au début du siècle. Généralement, les prompteurs suivent les consignes des boîtes qui les engagent. Hélas pour les réalisateurs, le cinéma est une industrie dont la plupart des consommateurs ne cherche pas à être bousculé dans ses convictions. La même chose s'est produite pour la musique, pour la littérature, pour les jeux vidéo. Toutes les industries culturelles ont été touchées, puis tous les corps de métier. En 2032, moins de quinze ans après que ChatGPT soit apparu, le marché du travail commençait à s'effondrer. La dernière révolution industrielle aura presque égalé l'arrivée d'Internet en vitesse... Heureusement que Safi n'est pas venu, il aurait été déçu de Paris. Les bars ont fermé, les seuls que j'aie trouvés sont des établissements en réalité augmentée ou en réalité virtuelle, où on boit en compagnie de gens dans d'autres établissements partout autour du monde. Les vrais humains ont été remplacés presque partout, il n'y a qu'un petit boui-boui qui survit près de l'université, mais leur cuisine est honnêtement pas ouf en comparaison du traiteur autonome juste à côté, et ils sont bien plus chers. Il n'y a que les intellos bien nés du Paricentre pour le faire vivre. Je peux pas blairer ces gars-là. Ils sont du genre à faire des leçons de morale sur la place de l'humain dans la société, tout en se payant tous les midis un kebab à quinze balles sans se poser de question. Ils ne s'imaginent pas que les OGM et l'industriel soient le seul recours de la plupart des gens. Des bourgeois bouffis de fric, complètement déconnectés de la réalité. La fac en est pleine à craquer, de quoi détester venir en cours. Il faut dire que j'ai découvert les cours en présentiel. Je me suis assez bien adapté, malgré la discipline très différente que ça impose, et la qualité variable de la pédagogie des profs. C'est d'ailleurs pour les profs que j'ai choisi cette université et pas une autre : les cours personnalisés des IA sont bien plus efficaces, bien plus faciles à suivre et leur notation n'est jamais arbitraire ; mais pour étudier l'art, je préfère encore parler à un humain. Enfin, si tant est qu'il y ait encore un art à étudier. Dépité, je rallume la lumière dans ma chambre et je tire sur le fil qui retient mon bureau. Par un ingénieux mécanisme créé par un marchand de sommeil sans vergogne, la plaque de bois va se coller au plafond,

au-dessus de mon lit. Tout est fait pour économiser le moindre mètre carré. Dehors, les lampadaires éclairent d'un ton blanchâtre les allées et venues des amibes. Je sortirais bien prendre l'air mais il y a couvre-feu. Les riches sont rentrés au Paricentre, les autres sont consignés à l'intérieur du dortoir universitaire. Je jette un œil sur mon terminal, j'hésite à l'enfiler. Me plonger dans une simulation, un jeu vidéo, un autre film ; quelque chose pour oublier que je me sens parfaitement futile. Quelque chose pour faire taire la colère qui gronde, l'injustice qui me ronge quand je pense que les seuls qui pourront un jour se permettre de monter une équipe de tournage, pour filmer à l'ancienne des choses que personne ne regardera jamais, ce sont les bourgeois de Paricentre. Il faut que je sorte. Tant pis pour le couvre-feu, une petite balade de cinq minutes ne me coûtera que quelques euros si je me fais prendre. J'attrape mon appareil photo, je pourrai peut-être prendre deux ou trois clichés intéressants. Paris de nuit, pari de ne pas me faire attraper par la police, pari d'avoir quelques photos à opposer à l'hégémonie de l'IA. J'enfile mon manteau et je sors en laissant mon terminal dans la chambre. Dès qu'on entre dans une zone interdite à la circulation, il se bloque, lance un bruit strident et alerte la police. Le couloir est silencieux. Je traverse le bâtiment dans le sens de la largeur et je descends les escaliers qui se trouvent au bout jusqu'à arriver dans le hall. C'est là que ça se complique : il y a une douzaine de caméras tournées vers tous les coins de la pièce. Je ne peux pas sortir par la porte principale sans me faire filmer ; alors je vais essayer les sorties de secours. La première que je trouve est aussi surveillée, mais pas la deuxième : la caméra a été couverte de peinture. Bingo. Une fois dans la rue, l'air glacé de décembre m'enveloppe. Je me mets à marcher dans l'ombre des murs, tête baissée. J'aimerais arriver jusqu'à la Seine, essayer d'avoir une vue d'ensemble sur le fleuve et Bercy. Je marche d'un pas vif pour me réchauffer. Au premier croisement, je prends la rue Neuve Tolbiac vers le fleuve. Je descends les deux cent mètres qui me séparent du pont qui enjambe la Seine. Tout à coup devant moi surgit un groupe de jeunes habillés de noir, qui courent comme des dératés, le vrombissement d'un drone de police juste derrière eux. En un éclair, dans un réflexe absurde, je brandis mon appareil et "clic !", je prends une photo, puis une autre, et une autre jusqu'à ce que l'un des jeunes me bouscule. Leur groupe de quatre se sépare en deux en plongeant dans les escaliers de part et d'autre du pont.

"Reste pas là !" me somme celui qui m'a poussé.

Si le drone m'identifie, je suis foutu : on va m'accuser de traîner avec ces types et sans terminal pour prouver un autre itinéraire avec le GPS intégré, je serai

condamné à bien pire qu'une simple amende. Qui sait ce qu'on fait ces types pour se faire poursuivre ? Je ne peux pas rester là !

Je me jette à la suite du type qui m'a bousculé. Agile comme un félin, il passe par-dessus la rambarde de l'escalier après quelques marches et va se réceptionner en roulade au pied du mur. Je dévale les marches quatre à quatre et me résous à sauter par-dessus le mur dès que la hauteur me semble raisonnable. La réception est dure, j'ai salement sous-estimé la hauteur du saut ! Je m'effondre sous mon propre poids et le choc me coupe le souffle. Le drone se met à prendre de l'altitude en vrombissant de plus belle. Un des types en noir se lance à ma rescousse, m'attrape sous le bras et me relève. Il me tire sous l'arche du pont tandis qu'un puissant projecteur tombe là où j'étais quelques secondes plus tôt. Sous le pont, les trois autres maraudeurs ont ouvert une grille et se jettent dans un tunnel.

"Rentre là-dedans et t'arrête pas tant qu'on te l'a pas dit !"

C'est une fille.

Je manque de peu de me cogner la tête contre les pierres qui enjambent l'entrée du tunnel. Une odeur écoeurante d'urine remonte du souterrain dans lequel je suis forcé d'avancer. La seule lumière provient de la lampe-torche de celui qui ouvre la marche. La peur me cisaille les jambes.

L'adrénaline descend, et je réalise tout à coup où je suis et ce que je fais. Ces types ne m'ont peut-être pas encore agressé mais qui sait où ils m'emmènent ? S'ils sont poursuivis par la police, ils font peut-être partie d'un groupuscule terroriste -non, ils n'ont pas d'armes. Il faut que je sache :

"Mais vous êtes qui...?"

- La ferme ! lance un gars devant. Faut qu'on soit silencieux, on parle plus tard.
- T'inquiète ; répond la fille derrière moi. On vient de te sauver la vie.
- Ça j'ai vu, mais-
- J'ai dit "la ferme" !"

Lui, ça doit être le chef. Le ton de la fille est rassurant, mais j'ai du mal à lui faire confiance. C'est contraint et forcé, terrorisé, les jambes raides, que je les suis dans l'obscurité.

Bientôt, le tunnel change de forme : le plafond s'éloigne, et on arrive à un croisement éclairé par une vieille ampoule : d'un côté, le tunnel continue, de l'autre, un escalier. À la lumière de l'ampoule, je réalise que le chef porte un gros

sac avec un patch brodé. Ce patch représente un poing levé tenant une bombe de peinture, et deux mots : "ARTISTIC REBELLION".

Et tout d'un coup, la peur s'efface pour faire place à une curiosité dévorante. Qui sont ces types ? Quel est leur plan ? Quelle révolte prônent-ils ? Quels sont leurs moyens d'action ?

Deux des gars en noir montent l'escalier tandis que la fille et le chef me poussent à les suivre dans le tunnel. Je n'ai pas à être convaincu : je veux savoir ce qu'ils trafiquent même si ça me coûte toute la nuit. Moi qui espérais prendre quelques photos, c'est une aubaine !

Nous marchons en silence sur plusieurs kilomètres, jusqu'à atteindre un autre escalier. Cette fois-ci, nous l'empruntons. Nous arrivons sous une bouche d'égout dont nous nous extrayons. Nous sommes juste devant le palais Bourbon, siège de l'Assemblée Nationale. Le grand bâtiment néoclassique est encadré de statues d'orateurs célèbres que je ne reconnais pas.

De l'autre côté de la Seine s'élèvent les murs blancs couverts de peintures design du Paricentre. Ce sont de grands immeubles haussmanniens surmontés de tours modernes en béton et en verre qui semblent avoir colonisé les murs comme de grands arbres blancs. Là-bas, tout est éclairé de mille feux. On entend même de la musique !

"Pas mal, hein ?" fait la fille, qui a remarqué mon extase. Sa remarque me fait revenir ici et maintenant :

- Vous êtes qui ? Des révolutionnaires ?

- Non ; répond le chef d'un ton un peu rustre. On est des artistes.

- Des artistes en noir qui fuient la police en plein milieu de la nuit ?

- J'ai raté le chapitre où tu pouvais te permettre du sarcasme, toi.

Le chef pose le gros sac sur la chaussée, l'ouvre et dévoile des bombes de peinture. Il en pioche deux et les secoue.

- On va envoyer un message aux députés ; déclare-t-il en s'approchant du mur d'un immeuble juste en face de l'Assemblée Nationale. Toi, tu restes là et t'admires le travail. Au cas où tu voudrais te barrer, je te signale qu'on a réussi à semer un drone de la police. T'as zéro chance de te tirer.

De toutes manières ce n'est pas mon intention.

- Qu'est-ce que vous allez taguer ?

- Peindre ! me corrige la fille. Tu vas voir."

Elle pose une petite boîte noire au pied du mur et les deux "artistes" enfilent des terminaux de contrebande. Je devine que la boîte permet d'afficher le dessin qu'ils vont réaliser en utilisant de la réalité augmentée.

Dans cette situation, un être humain normalement constitué serait en train de paniquer ou d'essayer de s'enfuir, de raisonner ces deux peintres-révolutionnaires des égouts ; mais moi, je ne pense qu'à une seule chose : l'appareil photo dans ma poche.

J'attrape le petit boîtier, déploie l'objectif, et je cadre.

J'attends que le dessin commence un peu à prendre forme avant de faire ma première photographie : je veux savoir quel est le contenu du message des deux artistes avant de m'en mêler. Ils commencent par les traits de construction : ce sera une fresque assez imposante, ils devront peindre jusqu'au matin. Dès que je vois de quoi il s'agit, je n'hésite pas une seconde : clic !

"Hey, qu'est-ce que tu fous ? tonne le chef.

- N'enlevez pas vos cagoules ! je réponds. Il faut que vous puissiez représenter le peuple tout entier !

- Quoi?

- Vous êtes pas les seuls artistes, ici."

La fille hausse les épaules et se remet au travail ; le chef a un peu plus de mal à se laisser convaincre mais il finit par retourner à sa peinture.

Sous leurs bombes, la fresque se dessine : d'un côté, une foule sur une terre labourée, désolée. De l'autre, une famille en costume de bureau. Derrière la foule, les grues, les pelleteuses et le chantier du grand assainissement. Derrière la famille bien habillée, la fête, les bals et les lumières de Paricentre. Au-dessus de la fresque, représentée sous la forme d'une main divine qui prend aux uns et donne aux autres, l'IA.

Enfin, tout en bas, en guise de conclusion, un seul mot : Demain.

Un mot tagué d'une main sûre, qui balaie le mur d'un geste vif et déterminé. Plus qu'un sarcasme, plus qu'une colère, c'est un engagement.

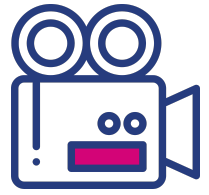
Clic. L'instant est dans la boîte : cette photo, c'est tout le sens de l'art par humain dans l'ère de la machine. Cette photo, c'est l'expression la plus pure d'un dessein.

CATÉGORIE LE CINÉMA

Scénario de court-métrage

« *Les Bons Garçons* » (œuvre lauréate)

par Victor Mailles (31) – 23 ans



NOTE D'INTENTION :

Originaire de l'Aveyron, mon père m'a toujours raconté des histoires sur sa jeunesse à Villefranche-de-Rouergue. Il a grandi dans le café de sa mère. Avec son frère et son cousin, il faisait les 400 coups. Ma grand-mère a ouvert la première petite boîte de nuit de la région et mon père était DJ alors que ça venait d'apparaître. Ils faisaient de la moto, ma grand-mère chassait les clients emmerdeurs avec un chien de garde et un fusil. Mon grand-père était dragueur, allait aux fêtes de village pour danser.

“J’ai grandi à Toulouse. J’ai eu mon lot de 400 coups, mes cousins aussi m’ont encanaillé, je faisais de la moto, ils m’ont appris à ne pas respecter les règles. Je vivais en bande avec un groupe d’amis soudés, trop sans doutes. Il fallait suivre les règles du groupe, être loyal, fidèle, jusqu’à ne plus être soi-même. Jusqu’à ne plus présenter une fille qu’on aime à ces gens-là, par peur qu’elle entre dans la gueule du loup. Et quand je suis arrivé à Paris à 18 ans, je suis devenu ami pour un temps avec un jeune de mon âge important dans le monde de la nuit. J’ai découvert ce monde-là, ses lumières, ses vices. Le genre de personne qu’on devient quand on y reste trop longtemps. Un piège.

J’allais souvent en vacances à Villefranche-de-Rouergue enfant, mais je l’ai toujours trouvée vide, morte. Les souvenirs de mon père, la fête, les gens du passé, hantent chaque coin. Il pourrait marcher dans chaque rue et conter une histoire, comme Ray Liotta en voix-off des *Affranchis*, ce même ton de regret mêlé de rêves nostalgiques. Mais tout l’été dernier, le temps du tournage d’une série Netflix, j’ai pu travailler et vivre là-bas, la ville était pleine à nouveau. De cinéma, de gens, de fêtes de village. Et le mélange s’est opéré en moi. Un peu plus tard cet été là, j’ai rencontré une fille, je suis tombé amoureux comme jamais depuis l’adolescence. Mais j’ai dû prendre le train et partir, ça n’a pas marché. Je crois qu’il y a de tout ça dans ce court-métrage.

L’histoire de Jacques est celle de quelqu’un de piégé, à la campagne, dans un milieu de vices duquel il a honte autant qu’il en jouit. Et il laisse l’amour s’enfuir alors que c’est là son seul échappatoire. C’est l’histoire d’un piège dans lequel j’aurais pu tomber.”

SCÉNARIO :

[Pour télécharger le scénario au format PDF, cliquez ICI](#)

LES BONS GARÇONS

1. INT. SALLE DE BAIN - NUIT

De l'eau chaude dans un lavabo. De la mousse à raser blanche glisse dans le siphon. Une goutte de sang rougit le tout.

Une main frotte un miroir embué pour révéler le visage de...

JACQUES (20 ans), en marcel blanc, ses mains lavent son visage et découvrent deux yeux noirs agités. Un beau visage grave, comme un enfant au bord de l'âge adulte.

Il fait passer le rasoir sous un filet d'eau chaude. Il croise son regard dans le miroir et suspend son geste.

L'eau coule encore. Une petite coupure de rasoir saigne légèrement sur sa joue. Le regard intense, il se parle.

JACQUES

Pardon. C'est fini. Je peux pas.

Il baisse les yeux.

2. INT. CHAMBRE - NUIT

Jacques attache une chaîne en or à son cou, sous le col de sa chemise blanc cassée. Il se recoiffe au peigne pliant.

Il replie son peigne, le glisse dans la poche arrière de son pantalon noir.

Il attrape les clés de sa moto suspendues à un crochet par un épais porte-clé rouge.

TITRE rouge sur noir : "LES BONS GARÇONS"

3. EXT. PLACE DE LA GARE - NUIT

Le pot d'échappement métallique d'une moto-cross. On entend les cliquetis du métal qui refroidit.

Adossé à la moto entièrement blanche au milieu d'une place de village, Jacques attend en costume noir et chemise blanc cassé. Sa chaussure cirée tape nerveusement sur le sol.

Il porte ses mains à sa bouche pour les réchauffer.

Son regard perdu s'élève et s'arrête d'un coup net.

Sur les marches de la gare, il découvre...

MÉLANIE (18 ans) qui sort de la gare de campagne, un petit sac de voyage sur l'épaule. Ses cheveux blonds coulent sur ses épaules. Gouailleuse, solaire. Elle porte une robe de soirée noire.

Ses grands yeux cherchent autour d'elle. Ils s'arrêtent.

En contre-bas, Jacques l'attend près de la moto blanche.

Elle saute dans ses bras. Il garde d'abord ses bras le long de son corps, avant de l'enlacer d'une main.

Ils s'étreignent, leurs visages se croisent sans se voir. Ils restent comme ça tout en parlant.

JACQUES (CONT'D)

Il faudrait qu'on parle.

MÉLANIE

Je veux pas parler.

Jacques prend une inspiration difficile. Du vent autour.

JACQUES

Il faudra quand même que je te parle.

La main de Mélanie serre le dos de Jacques, plisse sa veste.

MÉLANIE

Tu m'as dit qu'on irait danser.

Jacques regarde au loin. Sa main dans les cheveux de Mélanie.

MÉLANIE (CONT'D)

S'il te plait.

.

JACQUES

D'accord

Jacques chevauche sa moto. Mélanie en fait le tour.

MÉLANIE

Donne moi ta veste. J'ai froid.

JACQUES

Tu vas l'abimer, je te connais.
Elle est neuve. Tu vas retrousser

les manches.

MÉLANIE

Elle est très bien mais j'ai froid.

La chaussure cirée de Jacques retire la béquille.

Jacques se retourne vers elle, toujours à côté de la moto. Les mains de Mélanie frottent doucement ses bras pour mimer le froid.

4. EXT. UNE ROUTE DE CAMPAGNE À MOTO - NUIT

Les manches retroussées de la veste, desquelles dépassent les mains de Mélanie, agrippées à la chemise de Jacques.

Jacques conduit, sa chemise et ses cheveux volent au vent.

Mélanie est à l'arrière de la moto, la seule à porter un casque, ses mains agrippent de toute leur force le torse de Jacques. Ils flottent dans la nuit.

5. EXT. COUR EXTÉRIEURE DE LA FÊTE - NUIT

Une vieille Fiat 500 se gare dans une allée de graviers où une trentaine de voitures et de scooters attendent déjà. Trois garçons en polo descendent avec excitation pour se diriger vers un portail en fer où une dizaine de gens font la queue pour entrer.

6. EXT. EXTÉRIEUR FÊTE - NUIT

Une grande fête de village en extérieur, séparée du reste du monde par le portail en fer de l'entrée. Une allée de stands de vins, de nourriture et au bout une salle des fêtes.

ANDRÉ (20 ans), les cheveux courts et bouclés blonds, un costume noir et blanc impeccable, typé maghrébin, fume une cigarette accoudé contre un muret blanc. Il adresse un sourire charmeur à un groupe de jeune filles face à lui.

André s'approche. La musique couvre tout. Mais on devine à ses gestes et son grand sourire qu'il les embobine déjà.

Plus loin, devant l'un des stands, un enfant regarde un homme corpulent étirer un grand filet d'aligot (mélange de purée de pomme-de-terre et de tome typique de l'Aveyron) avec une cuillère en bois dans une large marmite.

Un peu à l'écart de la foule, SYLVAIN (17 ans) ajuste le noeud papillon de SAM (18 ans).

SAM

M'arrache pas le cou hein.

SYLVAIN

Ça va, fais moi confiance. C'est à cause de tes petits poils de barbe.

Sylvain caresse un peu le cou de Sam. Sam lui tape la main.

SAM

Arrête. Pas ici.

7. INT. SALLE DES FÊTES - NUIT

Des chaises blanches en plastique alignées contre un mur. Des JEUNES FILLES EN ROBE (20 ans) attendent assises.

Encore plus loin, un VIEIL HOMME (70 ans) bat du pied et tape sa canne sur le rythme de la musique.

Des chaises et des tables en plastique blanches entourent une piste de danse devant une petite scène sur-élevée.

Réunis en une petite foule, des gens dansent le twist.

8. EXT. COUR EXTÉRIEURE D'ENTRÉE - NUIT

Dehors, Jacques marche auprès de Mélanie. Il porte la veste de sa main gauche. De l'autre, il guide discrètement Mélanie vers le portail où la file d'attente s'étend.

Ils dépassent la file sans attendre jusqu'au portail.

Devant le portail, un PORTIER (14 ans), en costume trop large et noeud papillon, recompte une vingtaine de billets.

Jacques passe à côté de lui et lui tend une poignée de main assurée. Le portier serre maladroitement sa main.

PORTIER

Salut Jacques. Merci encore de ta confiance.

Jacques sourit, tapote affectueusement son épaule.

JACQUES

N'en profite pas pour te servir dans la recette.

Jacques traverse le portail en guidant Mélanie.

9. EXT. UNE TABLE DANS UN COIN TRANQUILLE - NUIT

Vingt cartouches de cigarettes sur une table à nappe blanche,. D'autres garçons en costume sont assis autour de la table. On entend la foule un peu plus loin.

André lève les yeux et aperçoit Jacques dans la foule, il se lève.

ANDRÉ

Jacques, où tu vas comme ça ?

Jacques détourne le regard, guide Mélanie plus loin.

Mélanie lui agrippe le bras.

MÉLANIE

Présente moi. J'ai pas peur, t'en fais pas.

JACQUES

Je préfère pas.

MÉLANIE

S'il te plait.

André paie en liquide un jeune gitan, frêle, un t-shirt blanc. Jacques approche de sa table avec Mélanie.

Mélanie observe l'échange d'argent. Le jeune gitan part. André se tourne vers Mélanie le sourire aux

lèvres.

ANDRÉ

Tu nous présente pas ? Je m'en charge alors. Sam, Sylvain, Paul.

André présente tout le monde. Sam et Sylvain sont assis à la table. À côté de PAUL (17 ans), la peau noire, un sourire discret. Deux autres garçons corpulents en costume impeccable sont aussi assis. Tous des gueules, sympathiques, mais avec un air voyou, chacun à leur manière. Bref, pas tout à fait des bons garçons.

Paul serre la main de Mélanie pour la saluer.

PAUL

On s'est déjà rencontrés. On était dans le même lycée.

Mélanie lui sourit, tourne son regard vers les deux costauds.

ANDRÉ

Eux, je te les présente pas, c'est des cons.

Les deux costauds ne se vexent pas et rigolent de bon coeur.

ANDRÉ (CONT'D)

Et toi, tu dois être Mélanie?
Moi c'est André, enchanté.

André essaie de baiser la main de Mélanie.

Jacques éloigne gentiment Mélanie par le bras. André ricane.

ANDRÉ (CONT'D)

Je me propose, si t'en veux plus.

Toute la table ricane, sauf Paul, inconfortable qui ré-ajuste le col de sa chemise.

Jacques fixe intensément André qui tend un verre à Mélanie.

MÉLANIE

Ça ira merci, j'ai tout ce qu'il me faut.

Elle serre le bras de Jacques, fixe André d'un regard noir. André rigole, baisse le verre et se tourne vers Jacques.

ANDRÉ

Elle a du répondant, c'est mauvais pour toi.

Mélanie se tourne pour serrer la main des autres garçons qui ricanent.

MÉLANIE

Alors c'est vous la bande de Jacques. Vous travaillez tous pour lui ?

Sam hoche la tête.

SAM

Pour ses fêtes, oui.

Mélanie remarque que Sam compte discrètement des liasses de billets sous la table.

ANDRÉ

Donc on travaille pas tant que ça.

La table ricane.

Sam se lève, chuchote à l'oreille d'André et s'éloigne. André lève son verre.

ANDRÉ (CONT'D)

Aux meilleures soirées de la région!

Les garçons trinquent, mais pas Jacques, inconfortable, qui se tourne vers Mélanie.

JACQUES

Tu veux danser ?

Mélanie hoche la tête.

10. EXT. COUR EXTÉRIEUR DE LA FÊTE

Un couteau force le bouchon d'essence d'une fiat 500. Un garçon gitan, TIAGO (14 ans), un tuyau à la main, siphonne l'essence pour remplir un bidon rouge.

On entend des chuchotements. D'autres jeunes hommes accroupis derrière lui, comme des ombres.

CHUCHOTEMENTS (H.C.)

Tiago. Dépêche.

L'essence passe dans le tuyau transparent, remplit le bidon rouge. Soudain, la voix de Sam surgit au loin. Tiago, surpris, lâche le tuyau qui fuit sur le sol.

Sam s'approche, furieux.

SAM

Bandes d'enfoirés. Dégagez de là.

Les ombres derrière Tiago s'enfuient. Pas lui. Il tient son couteau à la main en tremblant.

11.INT. PISTE DE DANSE - NUIT

Une petite foule danse le rock. Jacques sort de la foule en sueur, il se recoiffe avec son peigne.

Mélanie le suit de près.

JACQUES

Je vais prendre l'air.

MÉLANIE

Tu reviens vite ?

Jacques enlève sa veste et la lui tend. Elle l'enfile.

MÉLANIE (CONT'D)

Prends moi un verre.

12. EXT.FÊTE BAR - NUIT

Jacques abaisse un levier et remplit d'eau un verre en plastique transparent.

Une main se pose sur son épaule. Celle de Paul, son visage est mouillé de transpiration, inquiet.

PAUL

Il faut que tu m'aides.

13. INT. SALLE À L'ÉCART - NUIT

Du sang rouge à travers une chemise blanche.

Sam gémit, à moitié couché sur le sol. Sylvain essaie de le maintenir en place malgré son agitation. Sam est blessé sur le flanc droit. La tâche rouge s'élargit.

SAM

Ça va. Ça va.

Jacques sort son peigne de sa poche et l'ouvre. André surgit dans la pièce.

ANDRÉ

Qu'est ce qu'il s'est passé ?

PAUL

Il s'est fait planté par un gitan.

ANDRÉ

Les enfoirés.

Avec le revers du peigne, Jacques déchire tous les boutons de la chemise d'un coup sec. Il soulève la chemise. Du sang. Il prend le temps de regarder la plaie.

JACQUES

Ça va. C'est superficiel.

Jacques retire sa main, il l'essuie avec une serviette.

SYLVAIN

Tu vois pas comment il souffre ?

SAM

Ça va, il a raison, lâche moi.

Jacques pointe du doigt à mesure qu'il donne des ordres.

JACQUES

Bon. Sylvain, t'amène Sam à l'hôpital.

SYLVAIN

On aura pas de problèmes ?

JACQUES

Personne va porter plainte. Donc y aura pas de problèmes.

ANDRÉ

C'est tout? Rien de plus?

André regarde intensément Jacques, un regard défiant.

JACQUES

Prends les autres et trouve ceux
qui ont fait ça.

André sourit.

ANDRÉ

Super, je demande aux deux cons,
moi je vais m'occuper de la mère de
Sam, qu'elle s'inquiète pas.

André sort. Paul fixe Jacques sans bouger.

JACQUES

T'as encore besoin d'aide ?

PAUL

Non. Pardon. Va la rejoindre.

JACQUES

D'accord

Jacques replie son peigne et le range dans sa poche.

PAUL

Tu veux toujours lui dire ? Je veux
dire à Mélanie. Elle a l'air très
bien.

JACQUES

Je sais. Justement.

14. EXT. COIN TRANQUILLE

Mélanie est assise sur une chaise blanche, accoudée sur
une petite table de jardin, son visage s'écrase sur sa
main. Elle trouve le temps long. Son visage se redresse
et reprend vie.

Elle voit Jacques la chercher du regard deux verres
à la main.

Elle regarde les veines de ses mains, son cou, sa
machoire. Elle se lève de sa chaise et y dépose la
grande veste noire.

Ses deux bras s'étendent vers Jacques qui se tient à une dizaine de mètres. Il la croise du regard.

Il reste statique, le regard un peu triste.

Elle tourne ses poignets doucement. Et tire délicatement un fil invisible entre eux.

Il hésite, mais se laisse faire peu à peu. Ça la fait rire.

Elle le tire encore. Son sourire. Elle s'éloigne pas à pas en reculant vers la salle des fêtes et sa musique.

Jacques baisse un peu les yeux, mord sa lèvre. Il pose les deux verres sur la table où elle était accoudée.

15. EXT. PISTE DE DANSE

On tapote un micro argenté posé sur un pied. Un GROS MONSIEUR (60 ans) s'éclaircit la voix. L'accent du sud, l'accent de l'Aveyron.

GROS MONSIEUR

Voilà. Alors dans la plus grande tradition du bal Aveyronnais il vous faut trouver votre partenaire.

Les jeunes filles alignées sur les chaises blanches dans un coin se font inviter à danser par des garçons en costume.

GROS MONSIEUR (CONT'D)

Allez. C'est le moment que vous attendiez tous. Allez chercher celle que vous avez remarqué depuis le début de la soirée.

16. EXT. COUR EXTÉRIEURE - NUIT

Plus loin, Sylvain porte Sam blessé qui s'appuie sur son épaule. Ils entendent la musique du slow démarrer au loin.

SAM

C'est le slow.

N SAM

Quoi ?

SYLVAI

Danse avec moi.

SYLVAIN

Mais t'es trop con t'es blessé.

SAM

Je m'en tape on danse.

SYLVAIN

Tu sais qu'on peut pas ici.

SAM

Personne nous voit. J'ai cru que j'allais crever, donc tu fais ce que je dis. On danse le slow.

Sylvain hésite, il se tourne et Sam pose ses mains sur ses épaules.

SAM

(CONT'D)

Allez.

Ils se mettent à tanguer sur la musique. Sylvain se met à rire.

SYLVAIN

T'es vraiment trop con.

SAM

Tais toi et danse.

Ils rient.

17. EXT. PISTE DE DANSE - NUIT

À l'écart de la piste de danse, André s'avance vers une dame d'une cinquantaine d'années.

ANDRÉ

Madame Zubrowski quel plaisir.

MADAME ZUBROWSKI

Vous n'avez pas vu mon fils ?

ANDRÉ

Mais bien sûr, tout va très bien.
Vous m'accordez cette danse ?

André tend sa main.

MADAME ZUBROWSKI (50 ans) accepte la danse en
gloussant. Au milieu de la foule, Jacques serre
Mélanie dans ses bras.

Le visage de Mélanie est appuyé sur l'épaule de Jacques.
Elle sourit. Ils tournoient doucement.

Les ongles vernis de Mélanie remontent sur la
nuque de Jacques dans ses longs cheveux noirs.

Le visage de Jacques est baissé. Il se réfugie sur
l'épaule de Mélanie. Il ferme ses yeux, les serre.
murmure.

JACQUES

Merci.

Près de la piste de danse, un vieil homme fait
tournoyer doucement un petite fille appuyée sur ses
chaussures.

Jacques et Mélanie tournoient tendrement au milieu
de la foule.

Près du micro, le gros monsieur arbore un sourire
satisfait. La musique est sur sa fin.

GROS MONSIEUR

Merci à tous. Allez vous rafraichir
il nous reste encore un peu de
temps.

Une dizaine de jeunes femmes retournent auprès des
chaises et allument chacune une cigarette.

Jacques et Mélanie séparent leurs corps, comme sortis
d'un rêve. Jacques sourit, Mélanie laisse ses mains
glisser le long des bras de Jacques.

Finalement ses mains joignent celle de Jacques.
Surprise, elle les retourne et les examine.

Sur le bout de ses manches blanches et sur ses doigts, Jacques est tâché de sang séché.

Le sourire de Mélanie s'efface.

18. EXT. COUR EXTÉRIEURE - NUIT

Mélanie sort en trombe, son sac de voyage sur l'épaule. Jacques la suit et lui attrape le poignet.

JACQUES

Attends.

MÉLANIE

Je sais que c'est pas ton sang. Me prends pas pour une conne.

Mélanie pousse Jacques à deux mains. Jacques se laisse tomber, il appuie son dos contre une grande haie.

MÉLANIE (CONT'D)

C'est toujours pareil. Ces mecs ils te pousseront toujours à ça.

(MORE)

MÉLANIE (CONT'D)

Ils sont pas comme toi, ils sont mauvais.

Jacques fixe le vide. Laisse sa tête tomber en arrière.

JACQUES

Ce que je voulais te dire tout à l'heure. À la gare. C'est que c'est fini. Toi et moi.

Silence.

MÉLANIE

Va te faire foutre.

JACQUES

C'est vrai. Je voulais pas
t'amener. Je devais le dire là-bas.

MÉLANIE

Je sais que tu m'aimes.

MÉLANIE

Non.

JACQUES

Je sais que tu m'aimes.

Silence. Elle frotte ses bras.

MÉLANIE (CONT'D)

J'ai froid.

JACQUES

J'ai pas ma veste.

MÉLANIE

Pourquoi tu fais ça?

Elle s'avance vers lui. Elle lui fait face. Pas de réactions.

MÉLANIE (CONT'D)

Regarde moi.

JACQUES

Toi tu vas remonter à Paris. Et moi
je vais rester ici. C'est comme ça.

MÉLANIE

Tu veux pas que je parte.

Jacques ne bouge pas, ne dis rien, la tête en
arrière. Elle se frotte les bras, au bord des
larmes.

Le regard de Jacques se perd dans le ciel nocturne.

MÉLANIE (CONT'D)

Jacques. Regarde moi. Regarde moi.

Pas de réactions. Elle le gifle.

Jacques laisse sa tête retomber en avant. Une

pause. Elle s'en va à pas rapides puis disparaît dans la nuit.

Jacques reste immobile, les yeux cachés derrière ses cheveux tombants.

19. INT. SALLE À L'ÉCART - NUIT

Une lumière rouge éclaire la pièce exiguë.

Tiago, le jeune gitan, recule en rampant, le torse nu, le visage en nage. Effrayé par Jacques qui se tient devant lui.

ANDRÉ

C'est lui qui a planté Sam. Je te laisse l'honneur.

Le visage en larmes de Tiago. Celui impassible de Jacques.

ANDRÉ (CONT'D)

Ça va te remonter.

Tiago se retourne sur le ventre. Ses mains crispées tentent de prendre appui sur le sol.

ANDRÉ

(CONT'D)

Allez.

Le visage immobile de Jacques.

Un temps. Noir.

Jacques assène un violent coup de pied dans le ventre de Tiago.

On dirait que Tiago avale le coup, sa bouche se gorge de sang. Il l'expulse en un râle.

Jacques prend une respiration. Il assène un autre coup sec. D'autres se mettent à frapper. Jacques recule.

20. EXT. COUR EXTÉRIEURE - NUIT

Les deux jeunes costauds jettent Tiago dehors depuis une sortie de côté.

Il se relève avec difficulté et repart en

courant maladroitement et se tenant les côtes.

Au grand portail, une foule de gens sur le départ.

21 - EXT. SALLE À L'ÉCART - NUIT

Jacques sort de la salle à l'écart. André attend devant, une cigarette à la main. On démonte les stands devant eux.

ANDRÉ

T'as bien fait. Il faut se faire respecter. C'est nous contre eux.

André passe sa cigarette à Jacques, il tire une taffe.

JACQUES

Je sais pas.

Le jeune portier arrive et donne une enveloppe à Jacques.

PORTIER

J'ai rien volé Jacques.

Jacques, impassible, hoche la tête. Il tire cinq billets et les glisse dans la poche de poitrine du portier.

Le portier s'en va avec un sourire.

ANDRÉ

Il y a ceux qui ont le droit d'entrer et ceux qui sont dehors. Il faut faire respecter ça.

Jacques rend la cigarette, baisse la tête, l'air triste.

JACQUES

Et nous on est dedans.

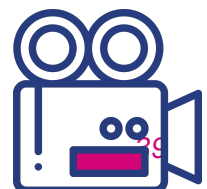
André hoche la tête, tire une taffe.

Jacques regarde la tâche de sang sur sa manche. Il esquisse un sourire et redresse la tête.

JACQUES (CONT'D)

Et elle elle est dehors.

FIN.



CATÉGORIE "LE CINÉMA"

Scénario de court-métrage

« *L'entrecôte* » (mention spéciale du jury)

Raphaël Moraton (34) – 23 ans

NOTE D'INTENTION :

L'idée de ce film m'est venue après avoir visionné la série américaine "American Gods", créée par Bryan Fuller et Michael Green, dans laquelle les dieux sont au contact direct des humains.

Le principe de la série et du roman éponyme de Neil Gaiman est le suivant : à partir du moment où un humain a foi en quelque chose, cette chose devient une divinité. Je ne suis pas croyant, mais la question de la foi m'intéresse. Quelle est la nature de la foi ? Plus largement, quelle est la nature divine ? La foi a pour moi un lien étroit avec la question de la confiance. C'est un lien indéfectible qui se crée entre le croyant et l'objet de la croyance.

Le sujet de ce film ne sera pas la foi en un dieu, mais la foi que peuvent éprouver les êtres humains entre eux. Avoir foi en l'autre, avoir confiance en l'autre. Les rapports humains dans ce qu'ils ont de plus banal, quotidiens et médiocres structurent mon écriture. Les deux personnages de ce film sont profondément imparfaits. Le père ne tient pas son rôle de père. Il est petit, maigre, sec, les traits abîmés, les cheveux blancs et fume continuellement. Le fils lui, subit. Il est petit, rondouillet, mal habillé et ses cheveux gras tombent sur ses yeux. Leur mode de communication est uniquement conflictuel. Ce sont leurs failles qui les rendent humains et touchants. C'est ce qui, je trouve, les rend intéressants et accessibles au spectateur.

L'action se déroule à huis-clos, dans un petit appartement sale, abîmé et encombré. J'ai fait le choix de ne montrer que deux pièces à l'image : le salon et la cuisine. Cette promiscuité dans un espace clos et restreint me permet de montrer plus franchement le rapport entre les personnages. L'apparence et l'ambiance du lieu contribueront à raconter leur névrose.

L'appartement est plongé dans une relative pénombre. Seule la lumière du soleil viendra éclairer la scène. Les personnages vont évoluer dans un espace encombré, à l'image de leur psyché, désordonnée et encrassée. Comme dans un grenier, de nombreux objets sont disposés çà et là sans logique ni utilité réelle. On peut voir par

exemple des piles de livres qui prennent la poussière, des tas de cartons, des vêtements, de vieilles piles électriques, des outils, de la vaisselle sale, des bouteilles de vin, des cendriers trop pleins. Les poubelles débordent, la table à manger et les chaises sont inutilisables car elles aussi sont encombrées. Le père va amener une idée qui pourrait bien les sortir de toute cette turpitude : devenir des dieux. Dépasser leur condition humaine, en sortir, voilà leur enjeu.

Cette proposition va venir apaiser leurs rapports conflictuels. J'envisage mon dispositif de mise en scène comme un espace dans lequel les acteurs pourront évoluer librement, en laissant place à leur spontanéité et à leurs improvisations. Chaque séquence sera jouée, et tournée en plan séquence par une caméra qui filmera l'action à la manière d'un film documentaire. Je me suis inspiré, pour ce dispositif, du cinéma direct. Le cadreur sera dans une forme de liberté guidée, et donc force de proposition. Ce dispositif me permettra de travailler des matières différentes au montage.

J'ai fait le choix d'une musique religieuse baroque, le Canon de Pachelbel, qui, n'interviendra que lors de la scène du repas, le son intradiégétique sera alors coupé. C'est dans cette scène au fort caractère émotionnel que la vérité des personnages émergera, non plus par leur raison, mais par leur foi.

SCÉNARIO :

[Pour télécharger le scénario au format PDF, cliquez ICI](#)

SEQUENCE 1. EXT. JOUR. Route de campagne

Le fils marche le long d'une route, en pleine campagne. Il porte un sac à dos, et dans chaque main, un sac cabas bien rempli. Il est fatigué et a très chaud. Il marche jusqu'à un village pour rejoindre la maison de son père. Il arrive sur le pas de la porte et regarde la maison un instant. Il sort ses clés, ouvre la porte et rentre.

SEQUENCE 2. INT. JOUR. Couloir

Le fils rentre dans le couloir et ferme la porte à clé. Le couloir est plongé dans une relative pénombre. Le fils marche lentement.

1. Le fils.

Papa ? (Aucune réponse). Papa ?

SEQUENCE 3. INT. JOUR. Salon

Le fils rentre dans le salon et pose ses sacs à côté de la porte. L'appartement est plongé dans une relative pénombre. On entend les ronflements du père. L'appartement du père est très sale et encombré.

Évoluant difficilement à travers la pièce encombrée, il va ouvrir les rideaux puis les volets de la première fenêtre du salon. Papa. Le père ne répond pas, on entend ses ronflements.

2.Le fils.

Papa !

Le père grogne de surprise.

2.Le fils.

Allez lève-toi !

3.Le père.

Grommelle.

4.Le fils.

Faut qu'tu t'lèves là, tu peux pas rester au lit. Non mais attends t'as vu l'heure ?!

Il est treize heures et on n'a pas encore mangé.

Le fils ouvre les rideaux puis les volets de la seconde fenêtre du salon.

5.Le père.

(Grognant) J'ai pas faim.

6.Le fils.

(Le regardant) Ben moi j'ai faim. Allez debout !

7.Le père.

(Râlant) Oui. Et ben tourne toi, j'suis complètement à poil sous ma couette là !

8.Le fils.

(Allant vers la cuisine) J'te connais papa tu vas te rendormir! *Le père injurie et pousse des grognements incompréhensibles.*

9.Le père.

Nuit de merde ... *(Il se gratte la tête).* Bordel ... *(Il regarde le mur du fond.)* Faut pas pondre des gosses si on est pas capab/

10.Le fils.

(Il s'arrête net dans sa course et le coupe)
Papa.

11.Le père.

(Ronchon) Tout' la nuit il a gueulé son même à la con de merde là !

12.Le fils.

D'accord mais bon ..

13.Le père.

Fait chier putain !

14.Le fils.

(Assis sur le canapé à côté de son père) Tu t'es couché à quelle heure ?

15.Le père.

Hein ?

16.Le fils.

Tu t'es couché à quelle heure hier soir ?

17. Le père.

J'écoutais un truc super à la radio, attends écoute un peu.

Il se relève et s'assoit sur le canapé sur lequel il dormait, sa couette cachant une partie de sa nudité, il est torse nu. Il prend son téléphone qui était sur la table basse devant lui. Il essaie de le déverrouiller, mais n'y arrive pas. Il râle. Il récupère ses lunettes qu'il avait laissé entre deux coussins du canapé. Il déverrouille son téléphone et lance le podcast qu'il écoutait la veille sur son application.

18. Voix de radio 1.

Vous ne pouvez pas dire ça, ce n'est pas un concept accroché comme ça dans le vide de la pensée, il y a eu des philosophes, des théologiens pour écrire sur le sujet...

19. Le fils.

Oui bon ...

20. Voix de radio 1.

...ça n'est pas comme un miracle qui arriverait comme ça par le hasard des choses.

21. Le père.

Écoute un peu, que c'est passionnant ce qu'ils disent, c'est de l'archéologie.

Il récupère sur la table basse, dans le cendrier, sa cigarette commencée la veille. Il la met à ses lèvres.

22. Voix de radio 2.

Pardon mais vous savez très bien que c'est une expérience qui doit être vécue, on ne peut pas théoriser la foi, elle ne se décrète pas, elle est ou elle n'est pas.

23. Le fils.

C'est de l'histoire papa.

24. Voix de radio 1.

Oui, peut-être, admettons, mais ce raisonnement ne conduit nulle part.

25. Le père.

C'est pareil, écoute.

26. Voix de radio 1.

Une fois qu'on a dit ça, il faut essayer de comprendre les chemins

de pensée, de décortiquer le mécanisme d'accession à la foi...

27.Le fils.

Et on va bouffer à quelle heure avec ces conneries là.

Le père ne lui répond pas et ne le regarde pas.

28.Voix de radio 1.

...j'insiste, le mécanisme d'accession à la foi.

29.Le fils.

Bon j'vais faire à manger. *Il part vraiment dans la cuisine.*

30.Voix de radio 1.

Parce que contrairement à ce que vous prétendez...

31.Le père.

Mais écoute là que c'est intéressant, puis y'a pas qu'des archéologues, y'a des philosophes aussi qui parlent !

32.Voix de radio 1.

...ce n'est pas un refuge, une facilité, une explication du monde, ou je ne sais quoi de ce genre. Il y a ce qui est, et la foi n'est pas une explication du monde.

32 bis. Le père.

Allez viens écouter là, c'est pour ta culture.

33.Le fils.

Ressort de la cuisine. Bon j'écoute ou je fais à manger ?

34.Voix de radio 2.

Alors je vous arrête, de nombreux théologiens, justement, pensent l'inverse...

35.Le père.

Ben écoute, tu veux. Fais plaisir à ton père. *Il allume sa cigarette et tire longuement dessus.*

36.Voix de radio 2.

...la foi donne une explication à toutes les choses du monde, et aussi une réponse au fait qu'il y ait quelque chose plutôt que rien.

38.Voix de radio 1.

Oui, oui, Pascal et tous les autres, si vous voulez, mais vous ne m'enlèverez pas de l'idée qu'elle n'a rien à voir avec toutes les explications qu'on peut en donner, c'est une affaire de soi à soi.

39.Voix de radio 2.

Mais bien entendu, et je ne dis pas le contraire.

Ce faisant, Le père finit sa cigarette et l'écrase dans le cendrier. Le fils n'a pas bougé.

37.Le père.

Bon allez t'as gagné, va faire à bouffer. Faut que j'm'habille.

Le fils est parti dans la cuisine. Le père se frotte le visage pour se réveiller. Il passe ses mains dans ses cheveux. Tout en enlevant sa couette, qu'il jette sur le dossier du canapé, il se lève. On découvre qu'il est en short. Il s'étire, puis attrape une bouteille en plastique, très abîmée, qui était sur la table basse. Il boit le peu d'eau qui était à l'intérieur.

40.Voix de radio 1.

Ah si, pardon, vous dites le contraire, c'est un point extrêmement important.

41.Voix de radio 2.

Vous n'écoutez pas. Ou bien vous ne voulez pas entendre, et on tourne en rond. Je dis que quelqu'un qui a la foi n'a pas besoin d'explication.

SEQUENCE 4. Intérieur / jour. Cuisine.

Ils sont dans la cuisine en train de petit déjeuner. Le père fume debout devant la fenêtre. Il boit du café. Au milieu de la pièce, sur la table à manger, se trouve ce qui semble être un petit déjeuner, entouré de vaisselle sale et d'objets en tout genre qui n'ont rien à faire là (outils, livres, sacs remplis ...). Deux chaises, elles aussi encombrées, se trouvent contre la table. Le fils est assis à la table et mange de la brioche. C'est le début de l'après-midi.

42.Le père.

(Parle à son fils sans le regarder.)

C'était hyper intéressant la radio, l'émission là. J'te jure que ça m'a fait cogiter toute la nuit. Les gars ils ont écrit un bouquin, c'est pour ça qu'ils étaient là, et ils parlaient des hommes dans les

sociétés anciennes tu vois.

43.Le fils.

Hmmmm.

44.Le père.

Et de comment les mecs concevaient le concept de dieux.

45.Le fils.

Parce que ça se conceptualise un dieu ?

46.Le père.

(*En L'imitant*)

Parce que ça se conceptualise un dieu ... (*Il se retourne et regarde son fils*)

Qu 'est-ce que tu sous-entends ?

47.Le fils.

Ben un dieu ça se conceptualise pas, c'est là ou c'est pas là, point.

48.Le père.

Un dieu ça se conceptualise pas ... Non mais alors toi t'es un marrant. (*Provocateur*) Qu'est-ce que tu sais toi ?

49.Le fils.

Mais je blague pas.

50.Le père.

Gna gna gna ... Et tu as écrits quoi toi ? Hein ?
Ils se regardent en silence.

51.Le père.

Bon peu importe. *Il se retourne vers la fenêtre.* Et c'était intéressant tu vois parce qu'ils faisaient la distinction entre deux concepts. Tu m'écoutes ?

52.Le fils.

(*Regardant le sol.*) Oui oui ...

53.Le père.

Ils faisaient la distinction entre deux concepts. Ils se sont

d'mandés, en gros, j'te la fais simple : est-ce qu'un dieu préexiste à la pensée humaine, ou alors est-ce que c'est la pensée qui fait l'existence d'un dieu.

54.Le fils.

Regardant son père. Je comprends pas ...

55.Le père.

(Il se retourne et regarde son fils)

Mais si tu comprends, t'es pas con comme gamin c'est moi qui t'ai

fait. *Le fils va se faire une tartine sur la table à manger.*

56.Le fils.

Et alors ?

57.Le père.

(Enjoué) Et alors j'ai fait un rêve cette nuit à force d'écouter la radio, et dans c'rêve, je dev'nais un dieu.

58.Le fils.

Cherchant sur la table. Où t'as mis le beurre ?

59.Le père.

Le beurre ? Mais tu vas pas continuer à tartiner t'as bouffé presque tout l'pain !

60.Le fils.

(Il regarde son père) Ben si.

Il retourne à sa tartine.

61.Le père.

Bon écoute plutôt. *(Il va s'asseoir en face de son fils)* Dans l'rêve tu vois c'était l'hypothèse des mecs de la radio. C'est à dire que des gens, je sais pas qui, croyaient en moi, et paf, me voilà d'venu dieu.

62.Le fils.

Dieu carrément ?

63.Le père.

Non mais pas Dieu, UN dieu ... j'crois bien que j'étais une sorte de dieu d'la malice, j'passais mon temps à faire chier les gens. *(Il*

ricane et fume. Il change de ton et prend un air sérieux.) C'était marrant.

64.Le fils.

Ouais ça correspond bien ...

65.Le père.

Enjoué. C'est génial non ?

66.Le fils.

Ouais ouais mais j'ai faim.

Le fils commence à manger sa seconde tartine.

67.Le père.

(Il lui parle comme à un enfant qui se plaindrait)
Mais on va pas manger maintenant tu t'es enfilé tout l'pain. *Il change de ton et parle sérieusement.* On va faire un truc.

68.Le fils.

(Mangeant sa tartine)
Mais j'm'en fous d'tes trucs j'veux manger moi.

69.Le père.

Hein ?

70.Le fils.

Je m'en fous de tes trucs papa, j'ai faim putain, j'ai faim, laisse-moi manger merde.

71.Le père.

(Parlant). Ah ouais. *(L'imitant)* Je m'en fous de tes trucs. *Plus fort.* Fais chier.
(Il râle tout bas de manière inaudible). Bon on va faire mon truc là tu vas voir. Râle pas ça va te plaire.

72.Le fils.

Souffle. Je dois faire quoi ?

73.Le père.

Va me chercher de l'entrecôte. T'en prends deux.
Quitte à tenter une connerie, autant qu'on se fasse plaisir. *Le fils le regarde, incrédule.*

74. Le père.

(Il pousse son fils vers la sortie de la pièce).

Allez, pose pas d'questions, vas-y, et attends, attrape, prends mon portefeuille pour payer. *(Il sort son portefeuille de sa poche et lui jette.)*

Tu prends de beaux morceaux hein, faut que ça ait de la gueule.

On entend le bruit de la porte d'entrée s'ouvrir puis se fermer. On entend le bruit du verrou. Le père abandonne son sourire et se met à arpenter son appartement. Il semble anxieux. On le voit chercher quelque chose. Il déniche des plaques de cuisson électriques et une vieille poêle cabossée. Il débarrasse la table de son contenu tout en fumant. Il pose les plaques électriques et la poêle par terre, au pied de la table. Il se frotte les mains pour les dépoussiérer.

SEQUENCE 5. Intérieur / jour. Salon.

Le père est assis sur une des chaises et fume. On entend le bruit du verrou. Le père tourne la tête. Le fils rentre dans la pièce tout en fumant une cigarette.

75. Le père.

Alors montre-moi t'as pris quoi ?

Le fils pose un sac en plastique sur la table. Le père se lève et en sort les entrecôtes emballées dans du papier blanc. Il les déballe.

75. Le père.

Oh putain c'est d'la belle ça ! T'as vu la couleur ? Bordel ça sent bon ! Ça c'est le genre de trucs qui pousse qu'en Auvergne. Ça t'a coûté combien ?

76. Le fils.

Quarante balles.

77. Le père.

Quarante balles ?! Mais t'es allé où pour prendre ça ?!

78. Le fils.

Chez l'boucher au coin d'la rue.

79. Le père.

Chez l'boucher au coin d'la rue ... Y'a pas à pratiquer des prix pareils merde !

(Il fume et regarde le tiquet de caisse en fronçant les sourcils)

Bon c'est pas grave, au mieux ça maximisera nos chances de réussites, c'est d'l'Aubrac.

80. Le fils.

Nos chances de réussir quoi ?

81. Le père.

Sur un ton franc. Mon fils, on va se lancer dans une
entreprise audacieuse.
J'avais avoir besoin que tu fasses quelque chose pour moi.

82. Le fils.

Tu veux que je fasse quoi ?

83. Le père.

*(Tout en se plaçant au centre de la pièce et levant ses bras en T,
il dit d'un ton sérieux.)*

Mon fils, crois en moi.

84. Le fils.

T'as vu l'état de ton appart ?

85. Le père.

Oh mais j'parle pas d'ça il comprend rien ! *(Solennel)* Crois en moi.

86. Le fils.

Je comprends pas papa.

87. Le père.

Je te demande de me vénérer, qu'on voit un peu ce qu'il se
passe. *(Souriant)*

Et parce que je suis magnanime, j'en ferai de même pour
toi. Comme ça on crée une boucle vertueuse tu vois.

88. Le fils.

Mais pour quoi faire ?

89. Le père.

Mais pour faire comme dans le rêve bougre d'imbécile réfléchis
deux secondes !

90. Le fils.

Tu veux d'venir un dieu ?

91. Le père.

Tout à fait.

92.Le fils.

Mais dans quel but papa ?

93.Le père.

Décidément j'ai pondu un gosse idiot. *L'attrapant par les épaules.*
Écoute moi bien gamin, on a p't'être sous la main une combine à laquelle personne a jamais pensé, alors fais un effort tu veux ?
Maintenant tu poses cette clope et on s'assoit.

*Il attrape la clope des lèvres de son fils et la jette par la fenêtre.
Le fils va s'asseoir.*

Un temps.

94.Le fils.

On fait quoi maintenant.

95.Le père.

Bon, je suis pas sûr de la marche à suivre mais si y avait des étapes, j'imagine que la première c'est se r'garder dans les yeux, comme ça on s'visualise bien, chacun est bien conscient de l'existence de l'autre. *(Le fils hausse un coup les sourcils, mais obtempère)*

Bon, maintenant qu'on a fait ça, on reste concentrés hein ; maintenant qu'on a fait ça, on va croire l'un à l'autre. Je crois en ta nature divine et tu crois en ma nature divine.

96.Le fils.

Comment on est censés faire ça ?

Puis y'a rien qui m'prouve que t'es un dieu c'est bidon ton truc.

97.Le père.

Suffit d'y croire ! Si t'y crois c'est qu'c'est vrai ! Tu te poses trop de question, sois convaincu merde c'est tout c'que j'te d'mande !

98.Le fils.

Bon oui d'accord mais comment j'm'y prends ?

99.Le père.

Bienveillant. Fais-le. *(Prenant les mains de son fils)* On va s'aider comme ça tu veux ?
Allez, à trois on ferme les yeux, on l'fait, on attend un peu qu'ça fasse effet puis on rouvre les yeux et on fait un bilan. Ça te va ?

100.Le fils.

Hmmm.

101.Le père.

(Hoche la tête) Un. Deux. Trois.

Ils ferment les yeux, quelques secondes passent, ils rouvrent les yeux.

102.Le fils.

T'as senti un truc ?

103.Le père.

Je suis pas sûr ...

104.Le fils.

Comment être sûrs que ça a marché ?

Y'a un moment où on est censés sentir qu'on est d'venus des dieux ?

105.Le père.

Hmmm, j'imagine que c'est maintenant qu'on doit passer à l'étape deux.

106.Le fils.

C'est quoi l'étape deux ?

107.Le père.

(Appuyant chaque syllabe) C'est l'entrecôte.

108.Le fils.

J'comprends toujours pas ...

109.Le père.

C'est qu'j'ai eu toute la nuit pour réfléchir à mon truc ! *(Il se lève avec énergie et commence à préparer les entrecôtes)* Les gars disaient qu'une des premières étapes de la vie religieuse du croyant, c'est l'offrande au dieu. Alors maintenant qu'on est d'venus des dieux, on va s'offrir quelque chose. L'offrande c'est la nourriture du dieu tu vois, c'est ça qui lui donne toute sa puissance. C'est à dire que là on est divinement atrophiés, nous faut du carburant.

110.Le fils.

J'crois que j'comprends.

111.Le père.

C'est bien on avance. Sors-moi l'beurre. On va préparer tout ça.

Le fils va chercher le beurre dans le frigo. Pendant ce temps, le père

installe ses plaques de cuisson et y pose sa poêle. Il coupe un gros bout de beurre et met à cuire les entrecôtes.

112.Le père.

(Tout en fumant) C'est quoi la cuisson pour toi ?

SEQUENCE 6. Intérieur / jour. Salon.

Dans le salon, les déchets et les choses qui encombrent la pièce ont été poussés contre les murs, pour laisser de l'espace autour de la table basse qui a été rangée. On y a installé une nappe à carreaux. Il y a sur la table une bouteille de vin rouge ouverte, une carafe d'eau, du sel, du pain, et des bougies allumées.

Le père sort de la cuisine suivi par son fils. Ils tiennent tous les deux une assiette dans laquelle a été servie leur entrecôte. Ils déposent au milieu de la table basse les deux assiettes. Ils s'asseyent sur le canapé.

113.Le père.

(Assis à côté de son fils)

Bon ben on y va, étape deux.

Il attrape une des assiettes et la pose devant son fils.

113.Le père.

(D'un ton solennel et incantatoire)

Je t'offre cette viande grillée.

Il fait un geste de la main à son fils.

Le fils, Assis à côté de son père. Imitant le ton de son père, il prend l'autre assiette et la pose devant son père.

114.Le fils.

Je t'offre cette viande grillée.

Il fait le même geste de la main, puis commence à vouloir manger sa viande.

115.Le père.

Attends attends, on va faire un truc en plus histoire de sécuriser l'bordel.

P'tite libation, tu prends du rouge ou de l'eau ?

116.Le fils.

P'tite quoi ?

117.Le père.

Une libation. C'est une offrande de liquide. Deux offrandes c'est mieux qu'une seule non ? Bon alors tu prends du rouge ou de l'eau ?

118.Le fils.

(Fumant sa cigarette et souriant)
Papa, je bois pas, tu le sais.

119.Le père.

Très bien. *(D'un ton solennel et incantatoire)* Je t'offre ce liquide. *(Il prend la carafe et lui sert un verre d'eau)*
Tu m'offres du rouge ?

120.Le fils.

(Il prend la bouteille de rouge, et sur le même ton dit)
) Je t'offre ce liquide. Il lui sert un verre de rouge.

121.Le père.

Sur le même ton. Buvons, puis mangeons.

Ils boivent chacun dans leur verre puis entament leur entrecôte. Pas un mot n'est dit. Ils échangent ça et là des expressions de contentement, ils se régalent. Ils sont petit à petit emportés par le bonheur que leur procure ce repas, comme s'ils n'avaient pas mangé correctement depuis longtemps. Ils se regardent et sont heureux, ensemble. Ils sont en extase. Après avoir terminé leur assiette, ils finissent leur verre et soupirent de bonheur.

122.Le père.

Et bien c'était bien bon tout ça !

123.Le fils.

(Semble très) T'as senti un truc là ?

124.Le père.

(Se concentrant d'un coup, il prend le temps de réfléchir à la question) Attends ... Je sais pas ... Mais ce qui est sûr c'est que j'me sens mieux.

125.Le fils.

(Souriant fort)

Moi aussi j'me sens mieux.

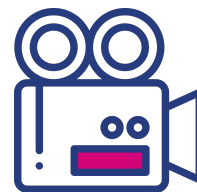
CATÉGORIE "LE CINÉMA"

Clip Vidéo

« Monday »

Paolo Firriolo (31) – 20 ans

[Pour découvrir l'œuvre, cliquez ICI](#)



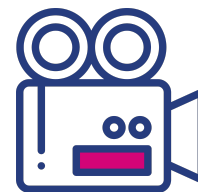
CATÉGORIE "LE CINÉMA"

Vidéo courte

« Equinoxe »

Ilyana Guillon (31) – 21 ans

[Pour découvrir l'œuvre, cliquez ICI](#)



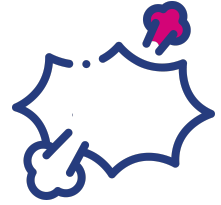
CATÉGORIE "SCHPLAOUCH"

Photographie

« *Le plongeur du Bosphore* »

Juliette Ernst (31) – 18 ans

[Pour découvrir l'œuvre, cliquez ICI](#)



“Pendant un voyage à Istanbul avec ma famille, j’ai profité d’une journée de marche dans la ville pour documenter ces moments. J’étais sur la partie basse du pont Galata, je filmais, quand soudain, deux garçons tombent dans l’eau devant moi. J’ai pris un peu de temps pour comprendre qu’ils sautaient volontairement de la partie haute du pont. D’autres les ont suivis, et vite une foule s’était organisée sur la rive. je me suis penchée pour demander au dernier garçon d’attendre que je sois arrivée à leur niveau.”

J’ai couru, et en arrivant, la foule m’attendait en criant.

J’ai pris deux photos du saut, et voici la première.”



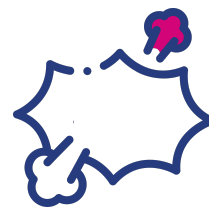
CATÉGORIE "SCHPLAOUCH"

Bande-dessinée

« Les Chapeaux de la Dame »

Claire Pouyot (31) – 22 ans

[Pour découvrir l'œuvre, cliquez ICI](#)



Ce projet est une bande dessinée comprenant 10 pages dont la page de couverture. C'est un story telling de l'auteure qui décrit avec naïveté et brièveté les éléments et les personnages qui l'entourent. Ce projet se veut porter sur l'imaginaire, très déstructuré et métaphorique, évoquant la rêverie. Le personnage principal se confie à l'auteur dans ses moindres angoisses et questionnements. Nous faisons office de confident avec un regard omniscient sur les évènements qui s'y déroulent.

Un des plus grands partis pris a été d'infantiliser le regard du personnage principal en choisissant un chara-design en accord. En effet, les premières bandes dessinées que j'ai pu lire, chez ma grand-mère notamment, étaient pour une grande partie les « Tintin » d'Hergé. J'ai donc gardé cette idée dans la forme des yeux, très petits, très peu expressifs pour que nous puissions rentrer plus facilement dans le côté morbide de la bande dessinée.

L'importance de la colorimétrie est très forte puisqu'elle diffère en fonction des évènements complétant l'idée de l'onirisme. Chaque scène possède une colorimétrie qui lui est propre. Le cimetière possède la même colorimétrie que « la nuit étoilée » de Vincent Van Gogh, qui est une de mes œuvres favorites. Il fallait alors, pour moi, qu'elle soit prédominante dans ce projet.

L'évocation du souvenir, du flashback possède lui aussi sa propre colorimétrie. J'ai choisi « impression, soleil levant » de Monet, car ce tableau me rappelle la mélancolie d'un souvenir.

Pour le restaurant, j'ai lu une étude qui démontrait que mettre du rouge dans la déco d'un restaurant attire plus de monde, car il évoque la viande, le bon vin. Le rouge n'est pas sans rappeler la chaleur humaine puisqu'elle est la couleur chaude par excellence. J'ai donc choisi la palette de Gauguin lors de son voyage à Tahiti, « jour de Dieu ».

LES CHAPEAUX DE LA DAME



LE CIMETIÈRE



AUJOURD'HUI, C'ÉTAIT L'ENTERREMENT DE MA GRAND-MÈRE.
ELLE AIMAIT PORTER DES CHAPEAUX QU'ELLE DÉCORAIT ELLE-MÊME
DE FLEURS OU DE RAISINS EN COTON.

ELLE ÉTAIT GRINCHEUSE, SNOB ET UN PEU TOC-TOC SUR LES BORDS.
ELLE DISENT SOUVENT "JE M'EN FICHE DE PASSER POUR UNE POUFFIASSE,
TANT QU'ON PARLE DE MOI, ÇA ME VA !"

TOUTE LA FAMILLE EST VENUE LA VOIR POUR
LA DERNIÈRE FOIS.



TIENS ! LE FRÈRE DE PAPA !
ÇA FAIT LONGTEMPS QUE JE L'AI PAS VU



PAPA A 3 FRÈRES, MAIS JE CROIS
QU'ILS NE S'ENTENDENT PAS TRÈS BIEN.



PAPA DIT QU'ILS SONT "ENQUIQUINANTS".
ET SES FRÈRES PENSENT EXACTEMENT LA
MÊME CHOSE DE LUI.

LE PLUS JEUNE FRÈRE ADORE FUMER
ET COLLECTIONNER DES VÉLOS



PENDANT UN LONG MOMENT IL EST
REPARTI VIVRE CHEZ MA GRAND-MÈRE



CELUI QUI PLEURE DEPUIS LE DÉBUT DE LA
CÉRÉMONIE LÀ, C'EST L'ONCLE CANADIEN.
IL REVIENT RAREMENT EN FRANCE.
MAIS J'AI TOUJOURS EU DES
SUPER SOUVENIRS AVEC LUI.
IL ME RACONTAIT DES HISTOIRES FOLLES
QUE J'AIMAIS ÉCOUTER.

JE CROIS QU'IL VOULAIT PASSER
POUR L'ONCLE "COOL" !
MAIS AVEC LE TEMPS, J'AI FINI PAR
COMPRENDRE QU'IL ÉTAIT JUSTE NAZE.





UN GRAND CHIEN NOIR ET BLANC QUI M'AURAIT PORTÉE SUR SON DOS.



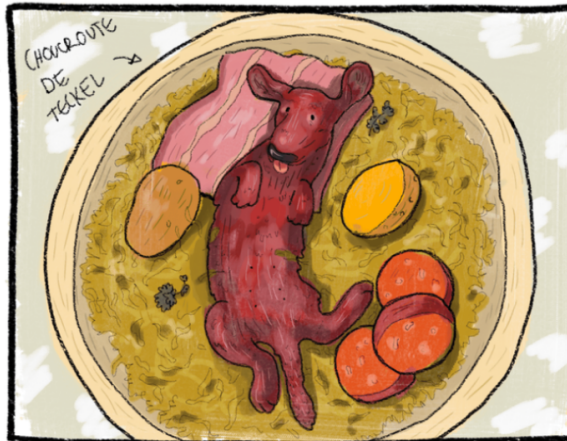
MAIS J'AI FINI PAR COMPRENDRE QU'IL N'ALLAIT JAMAIS ME L'OFFRIR.

JE L'AIME BEAUCOUP CE CHIEN MEME SI LES GENS DISENT QUE C'EST UN CHIEN-SAUCISSE

ALORS LE JOUR DE NOËL, SUR UN KARAOKÉ DE "PAROLES PAROLES" OÙ MA MÈRE PRENAIT L'ACCENT DE DALIDA ET MON PÈRE LA VOIX GUTTURALE D'ALAIN DELON, ILS ONT ADOPTÉ UN CHIEN APPELÉ MOUSTIQUE.

MAMIE N'AIMAIT PAS LES ANIMAUX, ENCORE MOINS MOUSTIQUE. ELLE TROUVAIT QU'ELLE AVAIT DES OREILLES TROP LONGUES.

ALORS QUAND ELLE LUI SERVAIT UN PLAT EN SAUCE, COMME SON BOEUF STROGANOFF, ELLE LES LUI ATTACHAIT AVEC UNE PINCE À LINGE



ENFIN BREF, LE DERNIER FRÈRE DE PAPA, C'EST L'ONCLE PIANISTE. J'ADORE LES ARTISTES, ALORS LUI JE L'ADORE.

JE L'AI TOUJOURS IMAGINÉ DEVANT SON PIANO, SON MARCEL BLANC RAYONNANT SOUS LES LAMPES FAÇON FREDDIE MERCURY AU LIVE AID DE 1985.

LA DERNIÈRE FOIS QUE JE L'AI VU, IL M'A DIT QUE JE RESSEMBLAIS BEAUCOUP À MON PÈRE. JE SAIS PAS COMMENT LE PRENDRE PUISQU'ILS SE DETESTENT...





ET PUIS IL Y A PAPA.

PAPA CE QU'IL ADORE PAR-DESSUS TOUT, C'EST RENCONTRER NOS PETITS COPAINS ET COPINES À MES SOEURS ET MOI. COMME ÇA IL PEUT LEUR FAIRE LA POIGNÉE DE MAIN FATALE. C'EST UNE TECHNIQUE QUI CONSISTE À ÉCRASER TRÈS FORT LA MAIN DE LA PERSONNE D'EN FACE POUR LUI MONTRER QUE T'A DES GROS BISCOTEAUX. C'EST UN TRUC PUREMENT MASCULIN !



MAIS DE TEMPS EN TEMPS, PAPA REDEVIENT UN ÊTRE SENSIBLE ET FRAGILE, QUI MONTRE AVEC COURAGE QU'IL PEUT VERSER SES LARMES. PARCE QU'IL EN FAUT DU COURAGE POUR FAIRE ÇA.

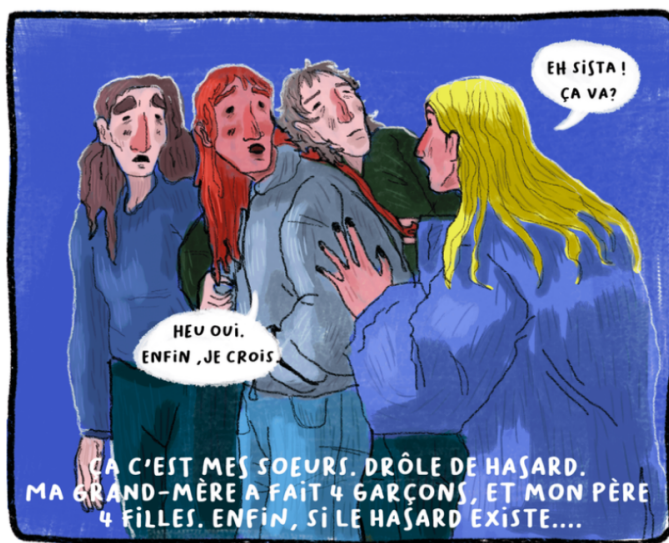


ET AUJOURD'HUI, IL S'EST MONTRÉ TRÈS COURAGEUX.



C'EST FOU, PARCE QUE QUAND QUELQU'UN PART,

ON LE VOIT DANS LES TRAITS DE CHACUNES DES PERSONNES QU'IL A RENCONTRÉ.





BORDEL, MAIS QUELLE BANDE
DE CONNARDS CEUX-LÀ !
TU VEUX QUE JE TE DISE ?
TANT MIEUX QUE TU NE SOIS PLUS DANS
CETTE ENTREPRISE DE MERDE.
ILS AVAIENT PLUS BESOIN DE TOI
QUE TOI D'EUX !

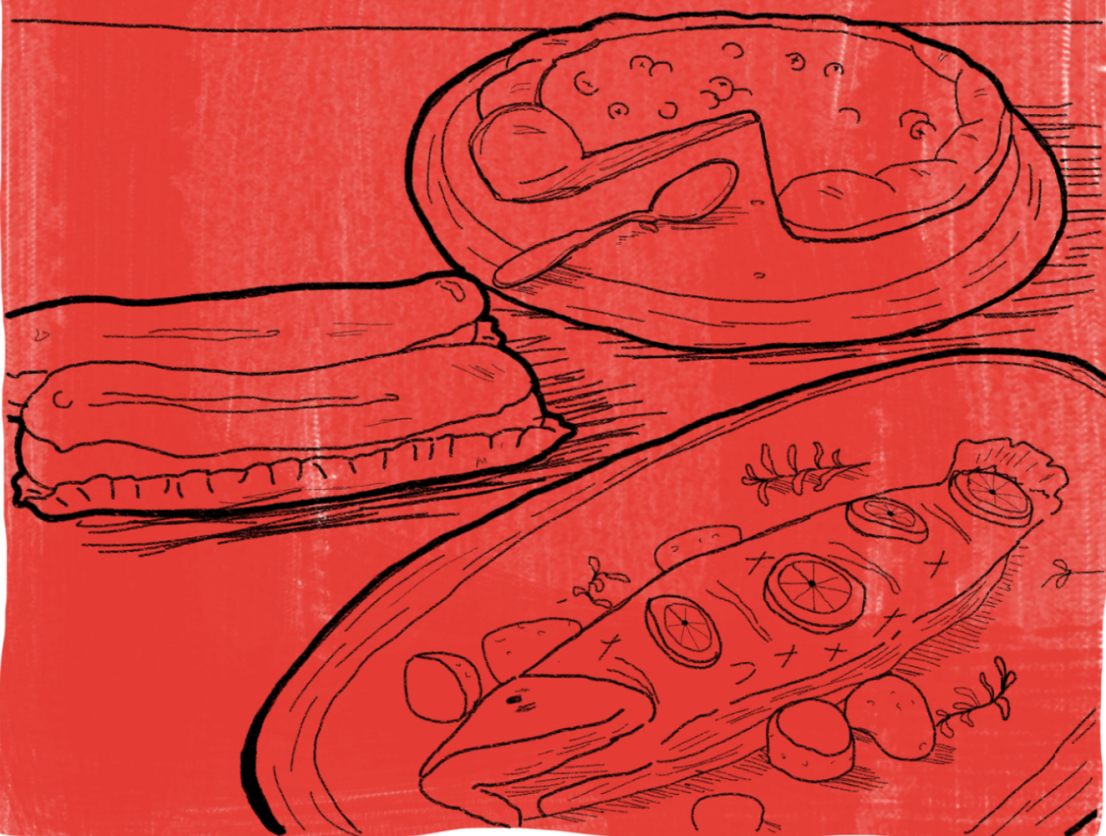
QUAND J'AVAIS 5 ANS, ELLES AVAIENT ENTRE 15 ET 20. LORSQUE JE TOMBAIS
ELLES ME PRENAIENT SUR LEURS ÉPAULES. AUJOURD'HUI QUAND ÇA M'ARRIVE,
ELLES LE FONT TOUJOURS
SAUF QUE TOMBER, C'EST DEVENU MÉTAPHORIQUE.

LE RESTAURANT



APRÈS LA CÉRÉMONIE, NOUS SOMMES TOUS ALLÉS AU RESTAURANT.

PAPA AVAIT PRIS TOUS LES CHAPEAUX QUE PORTAIT MAMIE
ET EN A OFFERT UN À CHAQUE PERSONNE.



LE COUSIN CHELOU N'A PAS ARRÊTÉ DE
PRENDRE DES PHOTOS.



COMME S'IL FALLAIT À TOUT PRIX
FIXER LE MOMENT
QUE NOUS PARTAGIONS.

OU PEUT-ÊTRE ÉTAIT-IL FACE À UNE
SCÈNE D'UNE SURPRENANTE ÉTRANGETÉ



JE CROIS QU'IL EST UN PEU TOC-TOC
LUI AUSSI...

MAIS COMMENT SAVOIR SI LES GENS SONT FOUS ?
COMMENT SAVOIR CE QUI EST RÉEL ET CE QUI NE L'EST PAS ?
SI ÇA SE TROUVE, UN FOU N'EST PAS FOU. IL VOIT JUSTE DES CHOSSES QUE LES AUTRES
NE PEUVENT PAS VOIR.



ÇA C'EST MA COUSINE. ELLE POURRAIT
JOUER LA FEMME FATALE D'UN FILM NOIR



clic
clic

CELLE QUI BROUILLE LES PISTES DE
L'INSPECTEUR ET QUI ENVOUTE
L'ACTEUR COMME LE PUBLIC.

DÉGAGE TOI !
AVEC TON APPAREIL
À LA CON !





T'ARRIVES À APPLAUDIR AVEC TES NICHONS TOI ?

CH'AI PAS FAUT QUE JE DEMANDE À MONSIEUR BIDOU !

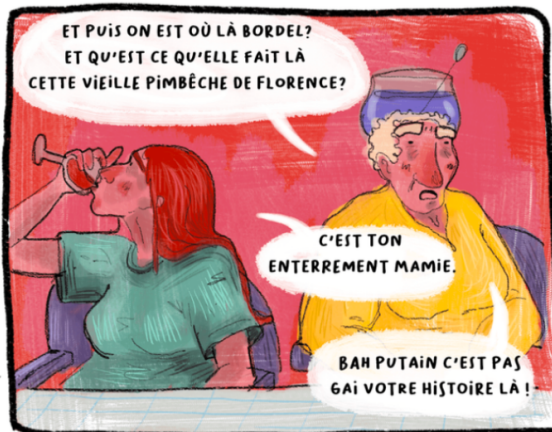
TOUTES PETITES, NOUS AVIONS UN RITUEL À CHAQUE FOIS QUE JE VENAIS LA VOIR. NOUS AVIONS ÉLABORÉ UNE SORTE DE LANGAGE SECRET. PAR EXEMPLE, MAMIE C'ÉTAIT "LE CHOU-FLEUR" ET "PATATE DOUCE" SIGNIFIAIT "DIT UN TRUC DONT TOUT LE MONDE SE FOUT". CE QUI NOUS PERMETTAIT DE NOUS MOQUER DE NOTRE FAMILLE EN PLEIN REPAS SOUS LEUR NEZ SANS QU'ILS NE SE DOUTENT DE RIEN.

L'ÉTÉ DERNIER, NOUS SOMMES PARTIES TOUTES LES DEUX FAIRE UNE SAISON DANS UN CAMPING NATURISTE. ET JE CROIS N'AVOIR JAMAIS AUTANT RI DE TOUTE MA VIE.



DEUX COUSINES TOUTES NUES QUI SE TRIPOTENT, NON MAIS QU'EST CE QU'IL SE PASSE DANS VOS TÊTES ?

C'ÉTAIT À LA FOIS HOMOPHOBE ET UN PEU CONSANGUIN CE QUE TU AS DIT. MAIS BON À QUOI BON TE CHANGER ? SURTOUT MAINTENANT.



ET PUIS ON EST OÙ LÀ BORDEL ? ET QU'EST CE QU'ELLE FAIT LÀ CETTE VIEILLE PIMBÈCHE DE FLORENCE ?

C'EST TON ENTERREMENT MAMIE.

BAH PUTAIN C'EST PAS GAI VOTRE HISTOIRE LÀ !



ET CETTE PIMBÈCHE ELLE EST SURTOUT VENUE APPORTER UN "SOUTIEN ÉMOTIONNEL" À PAPA SI TU VOIS CE QUE JE VEUX DIRE.

C'EST FOU ÇA ! MÊME MORTE T'ARRIVES À ÊTRE CASSE-COUILLES.



EH MERDE...

Fin
(DE CE DÉBUT...)

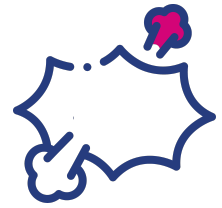
CATÉGORIE SCHPLAOUCH

Création visuelle

« *Sanar* »

Fanny-Romy Delmas (31) – 24 ans

[Pour découvrir l'œuvre, cliquez ICI](#)



"La création visuelle que je choisis de proposer aujourd'hui s'intitule "Sanar", soit "guérir" en castillan.

Elle a été réalisée l'été dernier, dans les rues de Barcelone, ville dans laquelle j'ai aimé vivre très fort. A ce moment-là de ma vie, j'avais le cœur en miette après que mon amour de jeunesse et moi avons décidé de nous séparer. Nous nous aimions encore beaucoup mais c'était la décision que nous avons décidé de prendre. Je m'étais alors réfugiée sous le soleil d'Espagne pour guérir de tout ça. Je ne vais pas expliquer ce que font les ruptures au cœur et au corps tant ces émotions sont universelles ! J'étais à ce moment où on oscille entre se trouver très fort, allant de l'avant, curieux, et ceux où tout se bouscule, se chamboule, et fait mouiller les yeux. Lors d'une de mes balades à la découverte de la ville, j'ai vu écrit sur les murs en lettres rouges "Quien no llora no sana" (Celui qui ne pleure pas ne guérit pas) et ça m'a fait un bien fou. En rentrant je me suis directement mise à dessiner ce que je ressentais dans toute son ambivalence avec en tête ces cinq mots qui tournaient en boucle.

On peut donc voir cette illustration comme un genre d'autoportrait peut-être, même si je n'ai pas voulu le penser comme ça ! On la lit de droite à gauche. On peut y voir une femme se tenant le cœur, énorme, le protégeant et se caressant la joue pour se reconforter. A droite la pluie qu'on a à l'intérieur qui se transforme en éclaircie et soleil qui brûle. Et le rouge, rouge comme le cœur et rouge comme les lettres qui étaient sur le mur !"

SAMAR.



CATÉGORIE SING SING SONG

Chanson en tous genres

Leora Guillot- 21 ans - (12)



Pour découvrir :

- ["Les vitraux", cliquez ICI](#)
- ["Trois arcades", cliquez ICI](#)



Bouttonnet Laurent - Région Occitanie

CATÉGORIE SING SING SONG

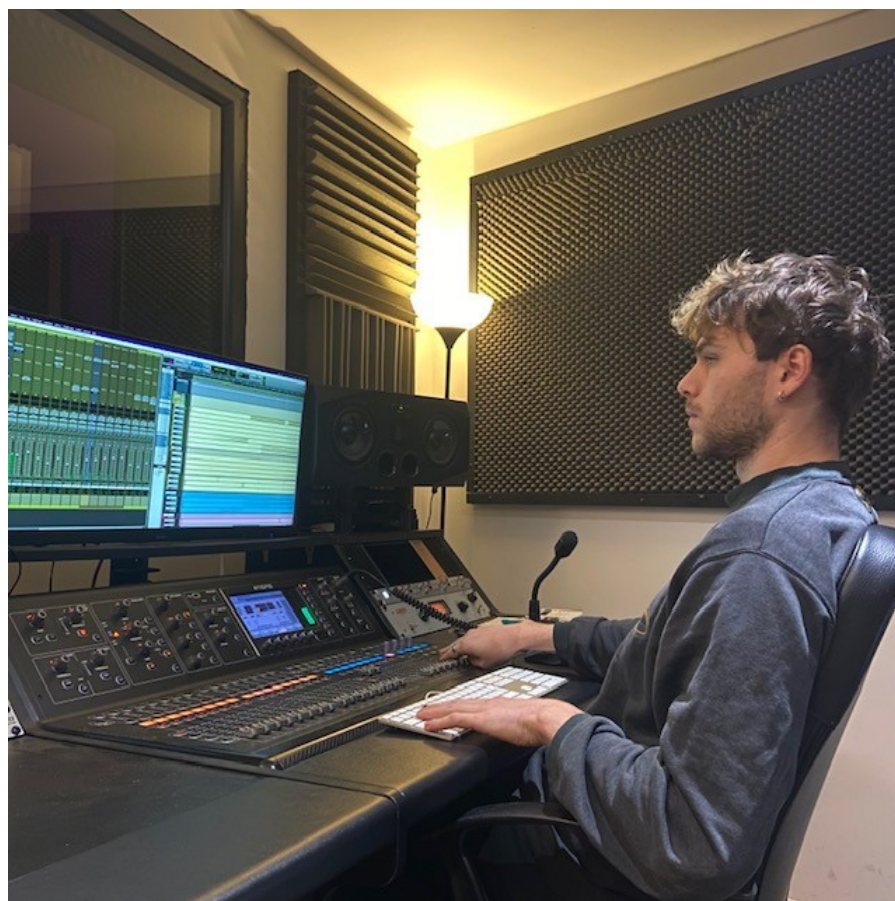
Musique instrumentale

Elie Periers - 24 ans - (31)



Pour découvrir :

- ["Red Shelter", cliquez ICI](#)
- ["Mistral final", cliquez ICI](#)

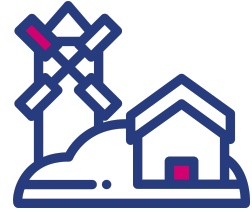


CATÉGORIE SPÉCIALE Ò MON PAÍS

Le poème « *Bénéfice du doute* »

par Lucas Hey & Mireia Moli Gonzales (31)

[Pour découvrir l'œuvre, cliquez ICI](#)



« *Bénéfice du doute* »

Je l'entends cogner là-bas
Sans pourtant être à l'écoute
Quelques palpitations, par là
Puis tout ce qui en découle

Un silenci que fa mal
Paro un momentó l'orella:
Tot buit i desesperant
Vol sortir-ne, d'aquella.

Il avait pourtant comme habitude
Une certaine discrétion
Presque une sagesse, certitude
Ne se montrait pas, sans inspiration

Innocent, trist i callat
Es quedà desprotegit;
Potser agafar-li la mà
Potser els seus batecs sentir.

Mais là, il laisse tomber son voile
Révèle ce que tu n'as jamais lu
En lui ; reflète bien cette étoile
Le voilà presque à nu

Stop un instant ; tout s'arrête.
Fusion à l'heure, du cœur et du corps
Je les ai imaginés dans ma tête
On peut reprendre, alors

Maintenant qu'il est pauvre
Insensé, plus protégé, dévoilé
Ne lui reste plus que le bénéfice du doute
Et quelques instants à rêver

Sans aucun tissu, comme enfance
Te rêve trop sans issue
Et bat plus loin que Florence
Le voilà même à nu

Un so per aquí, un so per allà
Una llur encesa, un mal apagat.
La teva veu se sent de sobte,
Ell s'il·lumina sense donar-se compte.

Puis il a entendu ta voix
L'a redécouverte, inhabituelle
Je sais que je ne devrais pas,
Mais je lui laisse le bénéfice du doute

PRIX 
NOUGARÖ

LES JEUNES D'OCCITANIE ONT DU TALENT